

Collection Génie public

Dans les années 1870, la France se relève peu à peu des traumatismes engendrés par les deux guerres qu'elle vient de subir : la guerre de 1870 contre la Prusse suivie de la guerre civile liée à l'épisode de la Commune de Paris. Après une trentaine d'années du régime autoritaire de Napoléon III, la tension est grande entre monarchistes et républicains qui doivent mettre en place un nouveau régime politique.

L'engagement et la volonté farouche de militants républicains comme Léon Gambetta ou Alcide Dusolier à qui est dédié *Les Dames de Lamète* permettront à la démocratie de l'emporter avec la III^e République.

La situation politique de la France apparaît de manière très nette dans le premier roman de Jean-Louis Dubut de Laforest où toutes les tendances sont représentées. Mais son roman va au-delà. Il témoigne aussi d'un engagement républicain qui ne fait aucun doute et qui se manifeste dès la dédicace. *Les Dames de Lamète* apparaît dans une large mesure comme un hommage et un soutien à la cause républicaine.

Après Morphine, Victor Flori nous propose de découvrir le premier roman de Jean-Louis Dubut de Laforest, premier coup de génie d'un des plus grands écrivains français du XIX^e siècle.

ISBN : 978-2-917649-39-8

2,90 €

Jean-Louis Dubut de Laforest

Les
dames

de

LAMÈTE

TOME 3



Livre unique

Collection Génie public

**Jean-Louis
Dubut de Laforest**

Les dames de Lamète

TOME III

édité et annoté par Victor Flori



Le livre unique

Chapitre XIX

Les médications miraculeuses

On ne pardonna pas à Louise son ingérence dans les affaires du bureau de charité. Le prétexte d'une expulsion en règle était tout trouvé.

L'institutrice n'était-elle pas sortie de ses attributions en critiquant les actes de la municipalité ? Ne pouvait-on pas l'accuser d'avoir excité les indigents à la vengeance en faisant comprendre aux intéressés que la répartition des fonds était inégale et que la commission de secours les avait lésés dans leurs droits ? Était-ce bien là le rôle d'une institutrice ? Cette scène du parc, dont tout le monde ignorait le dénouement, n'avait-elle pas eu lieu à l'instigation de Louise ? N'était-il pas légitime de rendre l'institutrice responsable de l'attentat que la ferme attitude de Madame de Mersay avait su dissiper ?...

Madame de Mersay commençait à regretter d'avoir confié l'éducation de sa fille à une étrangère dont l'ascendant se faisait si fortement sentir... Il fallait à tout prix séparer les deux amies. Lorsque Jeanne serait débarrassée de cette influence nuisible, la mère pourrait reconquérir son autorité depuis si longtemps battue en brèche. Toutes les dames de l'entourage désiraient ardemment l'éloignement de Louise.

Le départ immédiat de l'institutrice était utile à un autre point de vue : on pourrait réaliser le vœu tant de fois souhaité de remplacer l'institutrice laïque par des congréganistes¹.

Le conseil municipal ne se refuserait certainement pas à sanctionner la proposition de son maire. C'était donc la meilleure manière de tirer une vengeance éclatante de l'ironie avec laquelle Louise avait accueilli l'anathème lancé par ces dames.

1. Appartenant à une congrégation religieuse.

L'outrecuidante femme qui, seule contre toutes – Jeanne était pardonnée – déclarait ne pas s'associer au serment solennel, recevrait par son changement, ou peut-être par sa révocation, le châtement mérité. On apprendrait à cette pécore¹ éhontée que l'impiété est un crime, et que les dames de Lamète étaient assez puissantes pour se venger... L'Église, elle aussi, ne trouvait-elle pas une satisfaction dans l'expulsion de cette femme, à laquelle l'éducation de la jeunesse était confiée et qui, au lieu de prêcher d'exemple par l'accomplissement de tous les saints devoirs, se contentait d'assister à l'une des messes du dimanche et de communier aux fêtes de Pâques ?... En vérité, pouvait-on tolérer la présence de cette damnée sur les lèvres de laquelle errait un diabolique sourire toutes les fois que l'on parlait des miracles de Lourdes² et de la Salette³ ?... Était-elle digne d'indulgence et de pitié, celle qui avait été assez audacieuse pour émettre un doute sur l'utilité du dernier pèlerinage et pour dire aux dames de Lamète :

– Pourquoi allez-vous à Lourdes ? Est-ce pour faire œuvre de charité ? mais nous avons des pauvres dans notre commune ; mais l'argent que vous coûtera votre pèlerinage eût donné la vitalité nécessaire à votre bureau de bienfaisance. Est-ce pour adorer Dieu ? Mais Celui qui dirige nos destinées ne demande pas qu'on lui rende hommage dans des temples splendidement illuminés ; l'or et les pierreries dont on décore ses autels ne valent pas pour lui notre humble église où vraies croyantes, vous pouvez prier sans témoin !... La pièce que vous laisserez tomber publiquement dans la bourse des quêteurs de Lourdes, sera moins appréciée là-haut que le sou que vous donneriez secrètement à vos pauvres... Voilà les raisons qui font, mesdames, que je ne suivrai pas le pèlerinage...

Le pèlerinage, en effet, avait eu lieu sans la présence de l'institutrice. On peut juger de l'indignation de toutes ces dames.

Un événement tout nouveau venait de porter cette indignation à son paroxysme. On accusait Louise d'avoir communiqué aux journaux de Paris le récit d'un incident dont un village voisin de Lamète avait été le théâtre, et dont Madame de Mersay ne se vantait pas d'avoir été l'impérieux inspirateur.

1. Femme prétentieuse et impertinente. 2. Ville située dans le département des Hautes-Pyrénées, centre de pèlerinage catholique. 3. Lieu de pèlerinage dans le département de l'Isère.

Il s'agissait d'une communauté religieuse pratiquant la médecine en dépit des lois et règlements ; il s'agissait de la mort d'une femme, causée par l'ignorance et la superstition.

Une métayère de la famille de Mersay, la femme Pichon, était occupée dans sa cuisine ; elle voulut prendre du bois dans une caisse placée près du lit de sa belle-sœur. À ce moment, une chatte, qu'elle croyait couchée avec ses petits dans une panier d'osier, se trouva dérangée par les morceaux de bois qui venaient d'être enlevés. L'animal reposait sur les bûches. Il s'élança sur la femme, la saisit au bras et lui mordit profondément la main gauche. Aux cris de la métayère, son mari et quelques voisins accoururent ; on eut beaucoup de mal à faire lâcher prise à l'animal en proie à un accès de rage.

La chatte sortie de la maison comme un trait et, dans la rue, mordit cruellement un chien dans la région du ventre : on abattit les deux animaux.

La plus élémentaire prudence commandait à la victime de se rendre chez le pharmacien et d'appeler le médecin qui cautériserait les blessures. Mais le médecin était le docteur Dutertre ; mais le pharmacien était Monsieur Quarrois, deux excellents républicains !...

Madame de Mersay conseilla à la femme Pichon d'aller trouver les religieuses de la communauté voisine. Leur couvent était situé à Jamaye, à quelques kilomètres de Lamète : les religieuses possédaient, paraît-il, des remèdes infailibles contre la rage. Si le mal disparaissait, grâce aux soins donnés par la communauté, ce serait un joli coup pour la science du docteur qui n'avait pas pu réussir l'année précédente à guérir un homme mordu par un chien enragé.

Afin de ne pas désobéir à sa maîtresse, et peut-être aussi dans l'espoir d'une cure merveilleuse, la métayère alla chez les religieuses...

Là, on lui assura que son mal était peu de chose, qu'elle serait guérie très rapidement. On lui donna un matefaïm, sorte d'omelette aux œufs et à la farine, plat excellent comme nourriture de ménage, suprême pour calmer la rage de la faim, mais plus qu'anodin contre les morsures d'un chat enragé.

– Ce matefaïm est bénit, lui dit une sœur, mangez-le en priant Dieu et la sainte Vierge, et vous êtes certaine d'être guérie.

En rentrant chez elle, la femme Pichon mangea le matefaïm et pria avec ferveur Dieu et la sainte Vierge. Quelques jours après,

les blessures étaient cicatrisées et la victime se considérait comme guérie.

Trois mois après l'accident, la femme Pichon sentit des douleurs très vives à la main gauche ; le mal empira rapidement et gagna le bras, l'épaule et enfin la tête.

On fit appeler le docteur Dutertre, qui reconnut aussitôt les symptômes de la rage.

Il était trop tard...

La malade expira sous les yeux du médecin, au milieu des douleurs les plus atroces.

Telle était la déplorable affaire sur laquelle la presse parisienne appelait une enquête... Le nom de Madame de Mersay avait été désigné par ses initiales. L'article était d'un publiciste en villégiature : toutes ces dames l'attribuèrent à l'institutrice...

La mairesse se rendit à Pensol où elle eut une entrevue avec l'inspecteur d'académie ; elle exigeait une révocation pure et simple. Madame de Mersay avait sur le cœur l'histoire du matefaim bénit : son dépit et sa haine lui donnaient de l'éloquence... L'inspecteur lui accorda à moitié satisfaction ; il promit un changement¹... C'était tout ce qu'il pouvait faire... les élections législatives étaient proches... on ne savait pas comment les choses tourneraient... L'inspecteur devait être prudent... Il avait de la famille... sa fortune n'était pas considérable...

1. Changement d'affectation.

Chapitre XX

Les dames pieuses sont vengées

Université de France

Confidentielle.

Académie de...

Inspection académique de Pensol.

Madame l'institutrice,

J'ai l'honneur et le regret de vous prier de m'adresser le plus tôt possible une demande de changement. Des plaintes nombreuses relatives à votre attitude, en maintes circonstances, viennent de me parvenir : j'ai le devoir d'y faire droit dans une certaine mesure. C'est surtout dans votre intérêt, madame l'institutrice, que je vous prie d'envisager que votre situation à Lamète est devenue intolérable.

Des instructions formelles recommandent aux instituteurs et institutrices d'avoir les meilleurs rapports avec les autorités locales. C'est sans doute par de fâcheux malentendus que monsieur l'abbé, monsieur le maire et plusieurs notables de la commune se plaignaient de ce que vous vivez en mésintelligence continuelle avec l'administration. Je vais donc présenter à la signature de monsieur le préfet la nomination d'une nouvelle institutrice pour l'école des filles de Lamète.

Quoi qu'il en soit, je tiens à vous dire encore une fois combien vos chefs estiment votre dévouement à l'enseignement et combien il m'est personnellement agréable de vous offrir un avancement que jusqu'ici vous avez cru devoir refuser.

Je vous rappelle, madame l'institutrice, que le poste de sous-directrice de l'école normale¹ de Pensol vous est offert et j'ajoute que ces nouvelles fonctions vous conviendront sous tous les rapports.

Afin de conserver l'harmonie nécessaire entre les diverses administrations, nous sommes parfois obligés d'agir rigoureusement.

Aussi, c'est avec un pénible regret que je me vois contraint de vous dire que si votre demande de changement ne m'est pas parvenue au plus tard dans la huitaine, je devrai y pourvoir d'office.

Recevez, madame l'institutrice, l'assurance de ma haute considération,

L'Inspecteur d'Académie,

Signé : Gachal.

Après avoir achevé la lecture de cette lettre, Louise Berthier se prit à réfléchir.

Comment, se disait-elle, expliquer une aussi étrange anomalie ?... Mon chef me félicite pour la conduite de mon école et il avoue manquer de l'autorité nécessaire qui donnerait une sanction à ses encouragements ?... Il semblerait cependant que si l'inspecteur est sincère, il doit prendre en considération mon désir si souvent exprimé de vivre heureuse et tranquille à Lamète... Eh bien ! non. On me renvoie et on m'offre de l'avancement. De l'avancement ?... Et pour quoi faire, grand Dieu ! je suis heureuse à Lamète ; toutes les dettes de Berthier sont payées et mon modeste traitement me suffit... Madame de Mersay m'a injustement accusée d'avoir signalé l'histoire du matefaim aux journaux de Paris. – Est-ce que cette vengeance eût été noble ? et, en admettant qu'un aussi coupable projet soit venu frapper mon esprit, le souvenir de Jeanne n'eût-il pas été suffisant à la détruire ?... Est-ce qu'il m'eût été difficile d'exciter des éclats de rire plus violents en faisant aux journaux un compte rendu de la scène ridicule du serment ?... Il faut donc que ma vie s'écoule tout entière au milieu des larmes ?... Je suis forte cependant et je n'ai pas peur de souffrir, mais Jeanne, que va-t-elle devenir ?... Seule, au milieu des intrigues qui naissent chaque jour pour faciliter un mariage dangereux, aura-t-elle assez de force et de courage pour résister aux obsessions continuelles des ses persécuteurs ? Ne

1. Établissement destiné à la formation des instituteurs.

se laissera-t-elle pas éblouir par les fadeurs que débite le baron de Boistel ?... Pauvre Jeanne !... Sa mère m'a confié son éducation, et c'est au moment même où ma présence serait le plus utile, que l'on m'éloigne de Lamète : on veut façonner plus à l'aise cette jeune intelligence... Ces dames donnent comme prétexte que l'institutrice a de mauvaises idées et qu'elle se mêle de choses qui ne la regardent pas...

Ni Madame de Mersay, ni Mesdames Tierrit, ni Madame Gérald, ni Madame Pinay, ni aucune des dames de Lamète qui prétendaient qu'il fallait envoyer l'institutrice au congrès des femmes de Marseille¹ ne connaissait Madame Berthier.

Louise, qui avait été bonne épouse et qui était bonne mère, savait mieux que personne qu'une femme a sa place marquée au foyer et qu'elle doit rester étrangère aux préoccupations de la théologie et de la politique. La grâce et le charme de nos épouses et de nos sœurs sont à ce prix : Louise ne l'ignorait pas et, depuis la mort de Jacques, elle s'était consacrée tout entière à l'éducation de son enfant.

Son amitié pour Mademoiselle de Mersay l'avait seule déterminée à sortir de sa réserve ordinaire.

Elle se disait que Jeanne aimait éperdument son fiancé et que, chez les phthisiques, la sensibilité morale s'exaltant chaque jour, elle avait le devoir de mettre tout en œuvre pour rendre la joie et le calme à sa compagne... Pour cela, il fallait que le mariage s'accomplît...

Louise Berthier en était là de ses réflexions quand un petit visage bien aimé se montra à la porte vitrée du salon de l'institutrice.

Jeanne, tout enivrée de grand air, avait fait une longue course à cheval, mais elle revenait extrêmement fatiguée, et bien qu'il lui en coûtât, elle renonçait désormais à ses promenades... Il lui fallait absolument du repos... mais elle viendrait souvent à Lamète en voiture pour causer avec son amie... on parlerait des projets d'avenir... Elle ne serait pas toujours malade...

L'institutrice écoutait sans répondre.

La jeune fille ne savait rien de ce qui se passait. À peine assise, elle remarqua la tristesse de son amie.

– Louise, tu caches quelque chose à ta petite amie... Ce n'est pas bien de faire la mystérieuse avec moi...

1. Ville au sud-est de la France.

L'institutrice baisa les mains de Jeanne.

– Nous devons nous séparer, amie... Voici la lettre... Je n'ai pas le courage de la lire...

Jeanne parcourut d'un trait la missive de l'inspecteur. Une rosée de sang lui monta aux joues.

– Méchantes femmes !... Pardon pour ma mère, Louise, pardon, je t'en supplie.

Et la jeune fille, tout éplorée, se jeta dans les bras de son amie.

– Jeanne, tu ne m'as rien fait, mon adorée !... Je n'ai rien à te pardonner...

– Mais les autres, Louise, mais ma mère ?...

– Pour l'amour de toi, je pardonne !...

– Noble cœur !... digne amie !... Eh ! quoi ? pas une parole amère, pas une plainte ?... et ces dames disent que tu n'as pas de religion et que, sans le secours de la religion, on n'est pas capable de lutter contre les coups du sort ?... Ô toi, dont la vie n'a été qu'un continuel supplice, qu'un éternel dévouement, je t'admire et je t'aime... Où puises-tu cette force dans le combat, ma sœur ?...

– Dans le devoir de mère et d'honnête femme, Jeanne... je n'ai pas tant de mérite que cela à paraître résignée. Ne suis-je pas dédommée au-delà de toute mesure par ta cordiale amitié ? Enfant, tu m'as tant de fois consolée aux jours du malheur, qu'en mettant dans un plateau toutes tes bontés et dans un autre toutes les petites méchancetés de ces dames, c'est encore toi qui fais pencher la balance... Je ne suis pas à plaindre, mais toi, Jeanne aimée, que vas-tu faire ?...

– Mon plan est tracé : j'en demande pardon à Dieu, mais aucune puissance humaine ne changera ma ligne de conduite. Encore ce matin, ma mère a manifesté son impérieux désir de me marier avec Monsieur Armand de Boistel... Ce jeune homme que je n'aime pas veut épouser Jeanne et sa fortune, mais il laisserait volontiers la demoiselle pour l'argent et la dot. Je ne me fais aucune illusion à ce sujet : j'en suis même satisfaite puisque je n'aurai pas à me reprocher d'avoir fait un malheureux... Je vais donc tenter une dernière démarche auprès de ma mère ; je vais la supplier de consentir à mon union avec Jules. Le désespoir me rendra éloquente... Si malgré tout, ma mère refuse... Eh bien ! mon parti est pris. Autant vaut mourir aujourd'hui que demain, n'est-ce pas ?... J'entrerai aux Carmélites...

– Tu ne feras pas cela, Jeanne.

– Erreur, mon amie. Tu me traites encore comme l'enfant à laquelle tu as donné les soins d'une mère : j'ai grandi, Louise... Tous les beaux sentiments de ton âme ont eu un écho dans le cœur de ton élève... Certes, j'éprouve pour ma mère un amour filial que rien ne pourrait vaincre, mais lorsque je vois d'un côté un entourage dangereux qu'anime la haine, et de l'autre un cœur droit et une affection désintéressée, l'hésitation n'est plus possible, je me réfugie vers toi, et je viens te dire : « Amie, protège ma faiblesse. » Et alors, quand tes deux mains couvrent mon front, je puis m'écrier : « L'enfant est devenue une femme ». Merci, Louise, merci, ma sœur !...

– Calme-toi, Jeanne... Te voilà dans un état de surexcitation nuisible à ta santé.

– Sois sans crainte, Louise. La tête saura bien dominer le cœur. Ne montres-tu pas par tes exemples de chaque jour qu'une femme doit être courageuse devant la douleur ?... Et j'ai besoin de courage...

À ce moment de la conversation, un coup de marteau frappé à la porte annonçait une visite.

On entendait déjà la Martrille s'informant de la santé des visiteurs : la vieille domestique mettait dans ses demandes un empressement cordial qui prouvait qu'on allait recevoir des amis.

Madame Dutertre et son fils savaient la nouvelle et ils venaient faire leurs adieux à l'institutrice. La vieille dame et Louise se tenaient embrassées pendant que les fiancés se regardaient avec tristesse sans oser rompre le silence.

Une si grande désolation régnait sur tous les visages qu'on eût pensé que la mort avait visité cette demeure et qu'un être aimé n'était plus. Le docteur voulait parler, mais sa gorge oppressée se refusait à prononcer un seul mot. Il comprenait que le départ de Louise brisait à jamais son rêve.

Louise sentit qu'il lui appartenait mieux qu'à personne de montrer du courage en cette douloureuse circonstance. Elle domina son émotion.

– Vous connaissiez donc la lettre de l'inspecteur, Monsieur Jules ?

– Oui, madame, votre changement n'est aujourd'hui un mystère pour personne ; Mademoiselle Tierrit s'est chargée de propager la nouvelle en y ajoutant des commentaires dignes de sa haine et de sa mauvaise foi.

– Rien ne m'étonne de cette malheureuse demoiselle ; Mademoiselle Tierrit est privée des joies du monde, mais elle s'adresse bien mal pour donner une pâture à son envie. Si elle réfléchissait un peu, elle aurait la conviction que mon existence n'a rien de bien enviable... Mais au fait, pensez-vous que le conseil municipal sanctionne la proposition de Monsieur de Mersay, concernant mon remplacement par des congréganistes ?

– Hélas ! Madame Louise, j'ai des craintes. La plupart de nos conseillers croiront que c'est là le meilleur moyen d'avoir raison des idées modernes... Ces braves gens sont faciles à effrayer : l'ombre de feu Romieu escortée du spectre rouge a déjà produit son petit effet... ils voteront...

Madame Dutertre interrompit son fils :

– C'est incroyable... Quand Jules est arrivé de Paris, tous ses concitoyens le chérissaient. Quelques mois ont suffi pour amener un changement complet dans les sentiments de la population. À quoi cela tient-il ? Jules n'a fait que du bien ; il a été d'un dévouement sans borne pour tous ses malades... Ses collègues du conseil lui devaient bien un peu de reconnaissance ; il n'en est pas un auquel il n'est rendu quelque service...

– Ma mère...

– Eh ! Jules, laisse-moi parler... Tous les conseillers sont des ingrats... Il n'est pas jusqu'au grand Bélièreau qui ne te traite d'exalté et de fou furieux... Il devrait bien cependant, celui-là, se rappeler que la nuit si froide où l'on te fit lever pour soigner son enfant, tu tremblais la fièvre et que tu n'hésitas pas à compromettre ta santé pour remplir ton devoir...

– Que veux-tu ? ma bonne mère, ces braves gens ne sont pas à blâmer... Nos idées ne sont pas les mêmes et ils me condamnent... Un jour viendra peut-être où ils reconnaîtront leurs erreurs... Mais laissons ce sujet pour en aborder un plus triste encore... Quand partez-vous, Madame Louise ?...

– Au plus tard, dans huit jours. La lettre de monsieur l'inspecteur est formelle.

– Et où penses-tu être placée ?... Pensol est trop loin de nous... Il faut demander Thaviat... c'est le poste le moins éloigné... fit doucement Jeanne.

– Merci, amie... Je comprends le bon sentiment qui te fait parler ainsi, mais il m'est impossible de suivre ton conseil... Si j'étais seulement à quelques kilomètres de Lamète, nous nous verrions trop souvent et l'on trouverait encore le moyen de nous séparer... J'ai un plan, moi aussi, et je veux l'exécuter... Ta mère peut encore revenir sur sa décision... Je veux visiter les loges et faire par lettres un récit exact de mes impressions sur cette terrible franc-maçonnerie qui devrait bien ne plus être secrète... La société n'admet pas les femmes, mais il y a des œuvres de bienfaisance auxquelles nous pouvons participer... Sous-directrice de l'école normale de Pensol, j'étudierai sur place. Madame Le Broussais m'affirmait, hier encore, que Pensol est la ville de France où les loges sont les plus nombreuses et les plus prospères... Monsieur Jules... tout cela est-il vrai ?

– Parfaitement. Votre but est généreux, madame. Vous aurez l'occasion de voir là-bas des femmes de grand monde et de grand cœur qui, sans souci des préjugés, prêtent leur concours à la maçonnerie, soit en donnant des leçons gratuites, soit en soignant les malades ou en remplaçant les mères auprès des enfants...

– Oh ! si ma mère pouvait voir, s'écria Jeanne. Ses préjugés tomberaient d'eux-mêmes...

– Si Madame de Mersay consent seulement à lire, nous pouvons encore espérer, reprit Louise. Mon premier soin sera de visiter les établissements de bienfaisance et de lui adresser un compte rendu de mes impressions.

On allait se séparer.

Louise pensait que cette entrevue des fiancés était peut-être la dernière... Elle ne voulait pas assister à de cruels adieux.

L'institutrice se rappela qu'elle avait d'importantes communications à faire à Madame Dutertre.

Jeanne remercia son amie avec un triste sourire et elle entraîna le docteur dans le jardin de l'école, bien loin, aussi loin qu'il fut possible. Louise les vit partir et elle porta la main à son cœur pour en comprimer les battements.

On était à la fin du mois de juillet.

Il faisait ce jour-là une chaleur très douce : il y avait dans l'air des senteurs pénétrantes montant des foins coupés dans les prairies voisines...

C'était à une de ces heures bénies après lesquelles tout repose et où la nature semble confier le secret de ses harmonies au bruissement du vent dans les feuilles et à la chanson des fontaines... Dans tous les êtres et jusque dans les mousses, on perçoit des chuchotements mystérieux qui sont comme un mot d'ordre annonçant à tous le repos...

On se sent alors porté aux rêveries et aux confidences ; on est heureux de s'épancher dans un cœur ami...

Bonnes et belles journées d'été, vos douces et chaudes émanations nous rendent meilleurs et plus fraternels : elles endorment en nous les mauvais désirs et les mauvais rêves et elles laissent place seulement aux grandes et généreuses aspirations !...

Il fallait que les choses que Mademoiselle de Mersay avait à conter fussent bien graves, car elle sembla se recueillir et lutter avec elle-même avant de parler.

Après quelques instants de réflexion, elle se crut plus forte et elle fit asseoir le docteur auprès d'elle sur un banc de gazon ombragé de grands tilleuls dans lesquels une brise attiédie se répercutait des feuilles avec un doux murmure : on eût dit d'un bercement d'enfant par les chansons de sa mère.

– Jules, avez-vous quelquefois pensé à la mort ?... Depuis plusieurs jours, mes rêves sont bien tristes...

– Ma Jeanne bien-aimée, il faut chasser ces idées qui ne sont pas de votre âge.

– Est-ce une raison pour vivre que d'être jeune ?... à quoi bon désirer une vie de malheur ?...

– Oh ! les sombres paroles !... mais je vous aime, Jeanne... Notre amour vous défend de désirer la mort...

– La religion aussi ne permet pas de se donner la mort... J'attendrai... ce ne sera pas long.

– Vous vous trompez, Jeanne...

– Votre main ? Là... sur mon cœur... Il y a comme un rôle¹...

– L'émotion...

– Mes joues pâles d'ordinaire se colorent brusquement... alors, ma tête est en feu... mes yeux restent fixes... ma respiration est gênée... Je sens comme une étreinte de fer sur ma poitrine...

1. Son rauque provoqué par une gêne respiratoire.

– C'est un malaise qui disparaîtra... Il faut éviter les émotions violentes...

– Vous voyez bien...

– Mais tous les tempéraments délicats...

– C'est bien, Jules, mais, ce n'est pas tout... Venez près de moi... plus près encore... Je vais vous parler non pas comme à un fiancé, mais comme au grand frère qui me prenait sur ses genoux pour me bercer quand j'étais toute petite... Je désire que vous répondiez franchement aux questions que je veux vous poser... Il faut que je sache la vérité...

– Jeanne, avez-vous eu jamais à me reprocher un mensonge ?...

– Non, ami, votre cœur est loyal, je le sais. En toute autre occasion, il me serait impossible de ne pas croire en vous... Mais ce que j'ai à vous dire est si grave que vous pourriez croire excusable de me tromper... Le docteur qui pensait à quelque nouvelle infamie de des Blastiers et de l'abbé Guéraud ne laissa pas achever sa fiancée :

– Je vous donne ma parole d'honneur de répondre avec franchise à toutes vos questions...

– Merci, Jules... Pardonnez-moi, si dans le cours de notre entretien, il vous arrive de regretter votre promesse... Il y a quelques jours, j'ai entendu, sans le désirer, une conversation de Madame Gérauld, et de Mademoiselle Tierrit : ces dames disaient que j'étais atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas : la phtisie pulmonaire...

– Oh ! mon Dieu, cria Jules Dutertre.

Et tout en larmes, le docteur joignit les mains vers Jeanne, la suppliant de ne pas continuer.

– Rappelez-vous que vous m'avez déjà pardonné la torture à laquelle je dois vous soumettre... Mademoiselle Tierrit ajoutait que la phtisie est une maladie contagieuse et que vous faisiez une folie en songeant à m'épouser... Jules, vous n'avez jamais menti... J'ai foi en vous comme en Dieu lui-même... Si vous me trompiez, je n'oserais plus vous regarder de toute ma vie... Je vous demande la vérité : suis-je phtisique ?

– Oui...

– La phtisie pulmonaire peut-elle guérir ?

– Des médecins célèbres de la faculté de Paris ont constaté les signes certains de la phtisie chez des malades, il y a quinze et vingt ans : ces malades jouissent d'une bonne santé...

– C’est me tromper que de citer des cas exceptionnels... La majorité des médecins reconnaît en principe qu’un poitrinaire est condamné à mort... Votre opinion ?

– Vous me tuez...

– J’attends...

– La phtisie ne peut guérir.

– La maladie est-elle contagieuse ?...

Le docteur ne répondit pas.

– Je sais ce que je voulais savoir... maintenant, Jules, un dernier mot... Vous êtes jeune... Vous avez un brillant avenir devant vous... Il faut me fuir... Je suis la coupe empoisonnée à laquelle vous ne devez pas boire, sous peine de mort...

– Jeanne... Jeanne... vous me rendez fou...

– Je ne veux pas faire votre malheur... Éloignez-vous... Je vous bénirai... Choisissez une jeune fille belle et douce... vous la rendrez heureuse... je prierai pour elle et pour vous...

Jules se laissa tomber au pied de Jeanne.

– Ingrate !... Qu’importe la mort ?... Je t’adore... Eh ! bien, oui, tu as en toi un germe fatal... l’air que tu respirez, ici, te tue à petit feu... La phtisie ne peut guérir ? chez les autres, peut-être... mais pour toi, je ferai un miracle... Je te sauverai, être adoré... Nous irons habiter les montagnes du Tyrol¹, et nous trouverons sur les hauts sommets la pureté et la transparence de l’air que réclament les plantes délicates... Tu vivras.

– Jules...

– Ton mal ? Je voudrais déjà en avoir le germe... il me semble que tu souffrirais moins... Ô ma bien-aimée, tu portes inscrite l’innocence dans tes grands yeux noirs... l’innocence et la bonté... Jeanne, je t’adore... je ne veux pas que tu meures... nous ne nous quitterons pas... Laisse-moi reposer mon front sur tes genoux et te parler encore de notre amour... Tu pleures ?... et c’est ma faute...

– Je pleure de joie... tu es grand et généreux... Relève-toi... Je t’aime... je t’aime de m’avoir adorée à ce point de préférer me perdre à tout jamais que de me tromper... Je t’aime jusque dans ton sacrifice douloureux et sublime... Mon doux fiancé, rien ne t’effraye, ni la colère de parents injustement irrités... ni la pâleur de mes lèvres... ni la fièvre de

mon front... ni la mort qui est là, souriante à la pensée qu’elle pourra bientôt compter deux élus... Et cependant, la science te dit tout le mal et tout le danger... Les autres peuvent m’abandonner maintenant... tu me restes... je t’appartiens, morte ou vivante, mon seigneur et maître... Je souffre tant... tu veux mourir avec moi... ne te plains pas... Je t’ai gardé ta part de poison ; tu la prendras dans nos baisers... nous serons unis dans une commune douleur... mon beau fiancé, je t’aime et je n’ai d’amour que pour toi...

1. Région alpine d’Europe centrale.

Chapitre XXI

Une prosélyte à la religion catholique

Madame veuve de Bussy vivait toujours à l'Hôtel du commerce.

L'air vivifiant de la campagne colorait déjà ses joues au feu de la rampe. Elle n'était point oublieuse de son art ; mais si elle ne songeait pas sans amertume à ses succès d'autrefois, elle se félicitait grandement d'être débarrassée des corvées des répétitions et des exigences de messieurs les abonnés.

Comme contraste, les quinquets¹ fumants de la place des Ormeaux remplaçant l'éclat du lustre ne lui déplaisaient pas.

La diva avait encore l'espoir de revenir au théâtre, et cela dans des conditions de fortune assez avantageuses pour lui permettre d'attendre et de discuter les engagements futurs. Qui sait même si Paris – cette terre promise de tous les artistes – ne lui ouvrirait pas un jour les portes de ses théâtres, et si la Télén ne se ferait pas un nom ?...

Pauline, toute frissonnante à ces rêves de gloire, courbait bien vite la tête devant la triste réalité.

Elle était mère et elle devait songer à l'avenir de son enfant.

Le bébé, confié aux soins de la bonne que Pauline avait amenée de Rennes grandissait à vue d'œil. L'artiste commençait déjà à entrevoir, pour Milou, une existence plus heureuse que celle de sa mère. Avec l'argent de papa, on pourrait lui faire donner une instruction supérieure, et les Télén du boulevard des Batignolles² seraient fiers, un jour, de leur petit-fils... Patillet crèverait de dépit...

Il arrivait parfois, à Pauline, d'espérer mieux encore. La folie amoureuse d'Armand n'était pas éteinte.

Quand Madame de Bussy croisait son amant dans les rues de Lamète, il lui suffisait d'un regard pour ranimer l'étincelle... Armand était sur le point de se jeter aux genoux de sa bien-aimée et de la presser de le suivre dans quelque pays lointain. Il n'eût pas hésité à abandonner Mademoiselle Jeanne et son million et à donner son nom à sa maîtresse...

Pauline Télén savait tout cela et elle n'abusait pas de ses avantages. Craignant de provoquer une crise sentimentale qui eût compromis ses projets et ses espérances, elle paraissait indifférente aux regards brûlants de son esclave.

L'élève du comédien Patillet était trop avisée pour agir autrement. Partant de ce principe que le nom des Boistel sans argent était un meuble inutile, elle consentait à ce que Mademoiselle de Mersay devînt Madame de Boistel à la condition que cette union lui rapportât de bons et beaux deniers.

En attendant que le jeune Armand pût réaliser sa promesse, Pauline était devenue citoyenne de Lamète.

Les voisins qui s'inquiétaient de son genre de vie, de ses ressources pécuniaires en étaient pour leurs frais. « Madame de Bussy paye très bien », disait la maîtresse d'hôtel. Cette laconique réponse dispensait les curieux de faire de nouvelles questions.

Lors de l'entrevue des amants au Pont-des-Falletes, Pauline Télén avait donné à Armand l'assurance d'attendre patiemment qu'il fût à même d'exécuter ses engagements. Maintenant, l'artiste désirait une prompt solution.

Des promenades de la petite ville, des sites pittoresques, elle commençait à se lasser. La tranquillité du lieu, le désœuvrement de toutes les heures, tout cela faisait que Pauline regrettait son ancienne profession. Mais elle était femme à ne pas abandonner ainsi la partie. Afin d'éloigner de son esprit toutes velléités de départ, elle résolut de brûler ses vaisseaux.

Le premier obstacle consistait à vaincre la monotonie de l'endroit : il fallait désormais faire des connaissances, user de toutes les distractions habituelles aux dames de la localité et, au besoin, en imposer de nouvelles... C'était déjà un dérivatif qui ne demandait qu'à être mis en pratique.

En province, comme en province. Pauline, dont toute l'existence s'était passée bien loin des piliers tutélaires de l'Église, devint dévote. La

1. Ancienne lampe. 2. Boulevard dans le 17^e arrondissement de Paris.

filles Télies qui n'avaient même pas reçu le baptême se rendit à la messe, un beau dimanche ; elle prit au temple une tenue pleine d'austérité et de majesté scénique : les meilleures dévotes revinrent bien vite des sentiments de défiance dont elles étaient animées envers l'étrangère ; une femme si pieuse ne pouvait pas être une mauvaise femme.

Ces sentiments d'urbanité se développèrent rapidement. La bienveillance ne connut plus de bornes quand Madame de Bussy s'approcha du tribunal de la pénitence, annonçant au prêtre que son intention était de communier le dimanche suivant. Elle n'eut garde de se mettre en rapport avec le vieux Leyroux : elle s'adressa au directeur de Saint-André.

L'abbé Guéraud reçut la pénitente avec beaucoup d'égards, il s'étonna bien un peu d'une conversion aussi inattendue, la noble dame n'ayant pas mis les pieds à l'église qu'une seule fois depuis son arrivée à Lamète. Il lui exprima toute sa satisfaction.

La comédienne joua son rôle jusqu'au bout, et le prêtre qui, cette fois, trouvait forte partie, eut la conviction qu'une brebis égarée revenait dans le sein de Notre-Seigneur !

La pénitente s'approcha de la sainte table avec ferveur et humilité. Le vicaire ému jusqu'aux larmes par cette récente conversion glissa dans son prône¹ une fine allusion que l'intéressée accepta bravement, pendant qu'un spectateur muet – le baron Armand de Boistel – se demandait si c'était bien avec ses yeux qu'il voyait cette scène.

Le jour de la fête de la sainte Vierge approchait. L'abbé Guéraud qui dirigeait les répétitions de chant tenait à donner à la solennité un éclat inaccoutumé. Monseigneur devait officier ce jour-là.

C'est une croyance générale qu'une cérémonie religieuse célébrée avec pompe est le meilleur aimant pour attirer les fidèles à l'église.

Les vrais chrétiens comptent avec tristesse un nombre considérable de curieux et de *dilettanti*² au milieu de cette foule qui se presse aux portes de Notre-Dame, les jours des grandes solennités.

Il est pénible de voir que l'on va à l'église comme à un théâtre pour y entendre la voix d'une diva célèbre ou d'un baryton³ à la mode... ceux-là mêmes qui pensent que la morale est un guide suffisant et que

1. Proclamations faites à la messe. 2. Mélomane. 3. Chanteur dont la voix se situe entre la basse et le ténor.

l'on n'a que faire de vaines et pompeuses démonstrations, voudraient plus de respect pour les croyances des autres...

À Lamète, on ne pouvait guère ambitionner d'entendre une musique et des chants exécutés par de grands artistes, mais toute proportion gardée, ce qui se fait pour les basiliques se faisait aussi pour la modeste église de la petite ville. Les plus indifférents venaient écouter la fanfare « l'Union », alternant pendant les cérémonies avec les « Enfants de Marie », une société chorale composée des jeunes filles de la localité. Les dames mêmes ne dédaignaient pas de prêter leur concours aux « Enfants de Marie », lors des grandes solennités. Un dimanche soir, après vêpres, ces demoiselles répétaient un hymne au Créateur.

Madame Gérard tenait l'harmonium¹ et paraissait peu satisfaite des résultats obtenus dans l'exécution.

Mademoiselle Héloïse Tierrit, qui joignait aux qualités que nous lui connaissons une voix fausse et nasillarde, impatientait la directrice de chant. La partition comportant un solo² que pas une des chanteuses ne pouvait exécuter, on s'était adjoint le jeune abbé Téminas, qui s'acquittait de la partie avec l'organe du taureau qu'un vent puissant va décorner.

Vous jugez de l'effet des éclats de tonnerre produits par le chanteur lorsque les voix des séraphins s'étaient apaisées.

L'abbé Guéraud assistait à la répétition. Indigné du ton comique de la mélodie, il congédia le vicaire.

Le père Leyroux qui priait dans un coin de l'église laissait faire et laissait dire.

Madame Gérard fermait déjà son pupitre lorsque Madame de Bussy, que ses prières avaient encore retenue dans la nef, s'avança au milieu de ces dames.

– Je me suis occupée de musique autrefois, dit-elle ; mesdames, si mon humble concours peut vous être utile...

– Mais certainement, bien volontiers, madame, riposta Madame Gérard. Nous cherchons une personne capable de tenir le chant dans un solo assez difficile.... notre société est bien reconnaissante de votre offre... la religion.

1. Instrument à clavier et à soufflerie. 2. Composition vocale ou instrumentale qu'interprète un seul exécutant.

Tout cela était articulé d'un ton qui somrait pour ainsi dire l'étrangère de se nommer.

– Madame veuve de Bussy, fit-elle, avec une légère révérence.

Ces dames et ces demoiselles s'inclinèrent.

Madame de Mersay, en sa qualité de présidente, se chargea des présentations. L'abbé Guéraud souhaita la bienvenue à sa pénitente, et la répétition recommença.

Pauline jeta un rapide coup d'œil sur la partition et chanta le solo. Elle était en voix et ses auditeurs furent bientôt sous le charme.

La mairesse la félicita vivement, de son talent remarquable, escomptant par avance les sentiments de surprise et d'admiration des fidèles. Monseigneur serait dans le ravissement le jour de la fête de la sainte Vierge.

Pauline sut encore conquérir les bonnes grâces de l'abbé Guéraud en lui faisant part d'un projet qui devait sacrer Lamète au nombre des merveilles du monde connu.

Il s'agissait de décorer les quatre murs d'une petite chapelle que les Mersay venaient d'inaugurer près de l'église.

Faire venir un peintre pour barioler les murailles eût été bien commun... L'esprit inventif de l'artiste avait trouvé mieux que cela.

Madame de Bussy proposa aux dames de l'ouvrage d'orner la chapelle avec des tapisseries faites à la main. L'ensemble des dessins serait exécuté par un artiste de Paris et l'on partagerait le travail. Les pièces l'assemblées formeraient des scènes de la vie des saints... Ce serait original et de bon goût...

La proposition fut acclamée.

La pieuse Madame de Bussy était la meilleure amie de ces dames.

Chapitre XXII

La conquête de Lamète

Les états de service de Pauline Télén commençaient, on le voit, à prendre bonne tournure.

Madame veuve de Bussy avait fait un premier pas. Il s'agissait maintenant de tirer partie de la liberté d'action qu'elle venait de conquérir. Elle se disait, dans sa sagesse, qu'avant de rien entreprendre, il fallait beaucoup observer.

Madame veuve de Bussy pouvait convenablement risquer des allures, des poses, des libertés de bienséance qui n'eussent point été pardonnées à la Télén. Cette veuve inconsolable – tout le fonds de sa vie passée arrangé à sa guise tenait dans ce mot – commençait déjà à donner la mesure du bon ton. Les hardiesses de langage, la désinvolture de manières, jugées intolérables chez une bourgeoise, rehaussaient l'attitude de l'étrangère. Ces dames lui avaient emprunté les audaces de la mode, et elles n'hésitaient déjà plus à la copier dans les moindres détails de sa toilette. Cet engouement pour la nouvelle venue avait suffi à lui ouvrir les portes de tous les salons de Lamète.

Madame de Mersay qui se piquait d'avoir en tout l'initiative, fut la première à lever le blocus d'interdiction dont tous les étrangers étaient frappés. Elle regrettait déjà le départ de Louise. L'institutrice avait de l'esprit et de l'instruction ; sa présence égayait un peu le château. Madame Gérald, Mesdames Tierrit et Madame Pinay étaient seules maintenant pour défrayer la conversation. Jeanne tout attristée du départ de son amie avait perdu sa gaieté en même temps que son espoir.

La maîtresse n'était pas femme à se laisser abattre par tous ces présages de tristesse. Son royaume était de cette terre, sa royauté

trônant dans ses soirées intimes, elle résolut de dissiper tous les noirs nuages en donnant un nouvel éclat à ses réceptions. Elle invita Madame de Bussy.

La première fois que Pauline parut au château, il y eut des chuchotements, des clignements d'yeux significatifs, des crispations assez habilement voilées pour paraître dans toute la force de leur ironie.

On se demandait avec inquiétude comment la maîtresse, circonspecte dans ses relations et réservée dans ses amitiés, pouvait ainsi jeter son bonnet de civilité par-dessus les moulins, en invitant une inconnue ?... Bah !... on passa sur les exigences des conventions sociales en faveur des qualités de la personne.

Une femme jolie, aimable, instruite, bonne musicienne, ce phénix¹ ne se rencontre pas tous les jours.

La nouvelle recrue se présentait sous deux faces pour se faire bien accueillir de la société : pour ces dames disposées à la lutte contre tous les ennemis de la religion, c'était une alliée précieuse, et la haine faisait taire l'envie ; pour ces messieurs, Madame de Bussy promettait de devenir une amie charmante, un causeur agréable, et peut-être mieux que tout cela.

Il ne s'était pas écoulé deux semaines que Pauline était choyée par toutes ses nouvelles amies. Son idée originale de décorer la chapelle avec des tapisseries faites à la main commençait à être mise en pratique et la désignait tout naturellement aux bonnes grâces de ces dames. C'était à qui se disputerait l'honneur de fêter cette nouvelle amie.

Jeanne seule restait un peu froide ; quant au baron de Boistel, il luttait de politesse et d'amabilité vis-à-vis de Madame de Bussy, et personne dans la société n'eût pu supposer qu'il suffisait d'un regard de l'étrangère pour terrifier le jeune homme... Un froncement de sourcils, un remuement des paupières, et le neveu de des Blastiers sentait son cœur défaillir.

Armand avait cru satisfaire Pauline en se montrant moins assidu auprès de Mademoiselle de Mersay.

L'insensé !... Est-ce que la Télén pouvait avoir une rivale ?... Est-ce qu'elle n'eut pas brisé tous les obstacles, si son âme avait été remuée par la présence de son amour ?...

1. Personne douée de qualités exceptionnelles, que l'on juge unique en son genre.

Elle avait bien d'autres chats à fouetter que de se poser en femme jalouse. Pour arriver à son but, la fortune, c'est-à-dire le repos et la liberté, c'est-à-dire le droit d'envoyer à tous les diables un directeur lésineux¹ et des abonnés tyranniques, il fallait que le mariage s'accomplît.

Aussi, certain soir où les deux amants étaient réunis à une réception de Madame Gérald, Pauline profita des entraînements d'une valse pour causer de ses petites affaires.

– Je veux que tu continues ta cour... Mademoiselle Jeanne doit être ta femme, disait Pauline un peu pâle, toujours avec un gracieux sourire.

– Je t'adore... je refuse ce mariage... Partons Pauline... répondait Armand, les dents serrées et plus pâle qu'elle.

– Je le veux, je le veux... C'est fini, n'est-ce pas ?...

Armand tremblait... Et Pauline reprenait :

– Essaye donc de ne pas m'obéir...

Madame Tierrit venait d'apparaître. Madame de Bussy la rejoignit vivement.

– Figurez-vous, madame, disait Pauline, que le baron se laisse encore aller à son bon naturel... Il déplore le sort des personnes irrégulières, si légitimement exclues de votre liste de secours...

On gourmanda un peu le baron, et tout fut dit.

L'important était d'avoir fait comprendre à Armand l'inutilité de ses scrupules en matière amoureuse. Désormais l'intéressé serait certain que sa maîtresse n'était pas jalouse et n'avait que faire de ses galanteries et du replâtrage proposé.

Pauline était ainsi faite. Son apprentissage amoureux avec Patillet avait tué en elle toute passion et même tout désir... Vous rappelez-vous Rodin² du *Juif errant* assez maître de lui pour étouffer toute idée lubrique et demeurer vierge contre vents et marée ?... La Télén était à ce point de vue, une Rodin femelle... avec la virginité en moins.

Pauline ne laissait échapper aucune occasion de tirer parti des faits et gestes des personnes qu'elle avait intérêt à observer. Elle avait été frappée du contentement étrange de Madame de Mersay chaque fois que dans leurs prônes, les abbés lançaient des imprécations contre la franc-maçonnerie : à ces moments-là, les yeux de la mairesse jetaient

1. Excessivement avare. 2. Personnage du *Juif errant* d'Eugène Sue.

des éclairs de satisfaction et semblaient encourager les orateurs à parler avec plus de véhémence encore.

Que pouvaient faire et la franc-maçonnerie et les francs-maçons à une aussi petite ville que Lamète ?...

Pour sûr, comme dans la chanson, il y avait quelque chose là-dessous. La Télien, qui ne connaissait absolument rien des idées antisociales et antireligieuses que les dames de Lamète prêtaient à la franc-maçonnerie, résolut de découvrir le mystère et questionna sa maîtresse d'hôtel, Madame Tibet.

Cette dernière qui jusqu'ici n'avait eu que de maigres renseignements sur l'existence de sa pensionnaire se dit qu'elle serait payée de retour en déliant sa langue. Elle conta l'histoire des de Mersay, démasqua l'ambition de des Blastiers et la complicité de l'abbé Guéraud.

La bonne femme enhardie par les approbations de son auditeur fit un tableau à la fois si vraisemblable et si pittoresque de la conspiration féminine tramée dans l'ombre que, bien avant la fin de l'entretien, Madame de Bussy connaissait à merveille toute la société de Lamète.

Quand Madame Tibet, dont la famille n'avait pas eu à se louer du vicomte des Blastiers et de son neveu, en arriva à parler d'Armand et de ses projets de mariage, du docteur Dutertre évincé sans motif sérieux, Pauline démêla toute l'intrigue. L'habile devineuse était si contente du chantage inespéré que lui promettait sa perspicacité qu'elle faillit se trahir.

– Cet excellent Armand !... fit-elle en réprimant par un léger haussement d'épaules, son exclamation intempestive.

Mais Madame Tibet était une bonne grosse femme de la campagne dont toute la préoccupation consistait à amasser des pièces de cent sous pour doter convenablement sa fillette de onze ans.

La maîtresse d'hôtel travaillait nuit et jour et elle rêvait déjà un monsieur pour sa Pulchérie¹...

Femme rangée, bonne cuisinière, pleine de prévenance pour les voyageurs, obséquieuse même pour ceux qui ne regardaient pas l'addition de la note, et c'était tout : elle manquait totalement de finesse et il eût fallu bien de l'astuce pour profiter de l'incident involontairement créé

par sa rusée pensionnaire. Elle se dit mentalement que la remarque un peu familière de la dame lui avait été inspirée par les éloges dont ces messieurs et ces dames ne tarissaient pas sur le compte de Monsieur Armand. Madame Tibet n'aimait cependant guère le baron et haïssait profondément le vicomte ; mais comme elle craignait de perdre sa pratique par quelque épigramme déplacée, elle se fit violence et répondit :

– Oh ! oui, madame, M^ossieu Armand est un homme bien comme il faut... et puis, la souche est bonne... certains disent bien que le baron la porte haute... qu'il est fiérot¹, mais tout ça, c'est des jalousies...

Madame de Bussy eut un rire si strident que Madame Tibet en demeura toute stupéfaite.

– Vous m'avez dit un peu la vérité malgré vous, je vous en remercie... Je sais à quoi m'en tenir maintenant.

Pauline était satisfaite : désormais, elle serait complètement renseignée sur les agissements de son amant.

Madame Tibet lui recommanda le plus grand secret :

– C'est que, voyez-vous, madame, nous ne sommes pas riches, et l'on a besoin de tout le monde...

Pauline la rassura :

– Soyez sans inquiétude, ma bonne Madame Tibet, je suis un tombeau pour les secrets de famille.

La petite fille de la maîtresse d'hôtel accourait à ce moment. Madame de Bussy récompensa les hardiesses de la mère en donnant quelques pièces de monnaie à l'enfant.

Madame Tibet promit d'être toute dévouée à sa cliente.

Les journées sont longues dans une petite ville. Madame de Bussy avait visité Lamète et ses environs ; elle connaissait le pays dans ses moindres détails.

Elle écrivit une seconde lettre à Armand de Boistel, pour le prier de hâter le dénouement.

1. Impératrice d'Orient du V^e siècle réputée pour sa dévotion.

1. Prétentieux.

Chapitre XXIII

Un martyr du dévouement

Louise était installée à l'école normale de Pensol non point en qualité de sous-maîtresse, ainsi que le promettait la lettre de l'inspecteur primaire, mais simplement avec les fonctions de professeur de cours de français pour les élèves de première année.

On avait dû, en effet, disposer du premier emploi en faveur d'une dame protégée par monsieur le préfet du département. Louise accepta bravement sa nouvelle situation et cette désillusion n'eut pour la courageuse femme, ni amertume, ni regrets. Est-ce qu'elle en était à compter avec les déceptions et les désenchantements ? Est-ce qu'elle n'était pas née pour souffrir ?... Est-ce que toute son existence ne l'avait pas façonnée à la douleur ?...

Elle était partie de Lamète sans faire entendre une plainte : elle avait renoncé à tous ses rêves, emportant dans son cœur un secret qui la tuait !...

Elle aimait Jules Dutertre !... Elle avait failli trahir son amour le jour de sa visite au docteur.

Comme elle avait dû souffrir ! Combien les encouragements donnés à son amie avaient dû déchirer son cœur ! Que de sourires aux lèvres de Jeanne achetés au prix des pleurs de désespoir de l'infortunée ! Songez-donc : une femme pour laquelle la vie a toujours été remplie de tristesse et qui a entrevu le bonheur dans un amour qui brise son âme !... Une femme que les regards pleins de trouble et d'indécision de son idole autorisaient à espérer et qui, au jour du sacrifice, a conservé son indépendance et son courage !...

Et dire que, peut-être, il n'eût tenu qu'à elle de réaliser son rêve de bonheur, d'assurer à son enfant une existence heureuse en lui donnant

un soutien et un protecteur ?... Au lieu de cela, toutes les fois que l'occasion s'était présentée de parler de Jeanne à son fiancé, Louise avait retrouvé tout son calme, et si parfois les yeux émus des interlocuteurs croisaient leur lumière, la femme redevenue maîtresse d'elle-même s'écriait pleine de conviction :

– Oh ! que Jeanne sera heureuse et comme je vais bien vite aplanir toutes les difficultés...

Et Jules Dutertre passait sur son front une main brûlante, croyant ainsi chasser une idée déjà perdue, et il se disait :

– Oui, c'est bien Jeanne que j'aime, c'est Jeanne que je dois épouser. Et le sourire tranquille de Louise ne le détrompait pas.

L'institutrice n'avait pas perdu son temps depuis son arrivée à Pensol. Le but qu'elle poursuivait était près de se réaliser.

Grâce aux loisirs que lui créait sa nouvelle profession, Louise avait été à même de faire la connaissance de certaines dames bienfaitrices des œuvres maçonniques. Elle avait pris à cœur sa tâche, et maintenant elle ne désespérait pas de ramener à des sentiments de paix et de pardon, l'intolérante Madame de Mersay.

Toute son intelligence allait être mise en œuvre pour ouvrir les yeux à la mère de Jeanne. Sans doute l'institutrice ne pourrait parler en absolue connaissance de cause, les statuts de l'ordre interdisant l'entrée des temples aux femmes en dehors des cérémonies auxquelles le monde profane était admis, mais elle aurait l'autorité nécessaire pour dire à Madame de Mersay :

– Voilà les œuvres de la société, voilà les bienfaits de l'ordre, voyez et jugez.

À vrai dire, Louise ne croyait pas beaucoup à l'utilité de la franc-maçonnerie en tant que secte philosophique. Elle avait la conviction intime que pour faire le bien, il n'est pas absolument nécessaire d'avoir un rituel et de s'entourer des mystères et des symboles d'un autre âge, mais elle espérait que Madame de Mersay pardonnerait beaucoup à l'institution en faveur de ses actes de bienfaisance.

Chapitre XXIV

Loges ouvertes

Les crèches maçonniques

On jugera par les lettres qui vont suivre, que Louise Berthier n'avait nul besoin d'être initiée aux mystères symboliques pour prêcher une bonne et loyale croisade en faveur du mariage de Mademoiselle de Mersay.

À Madame de Mersay,

Pensol, le 5 août 18...

Madame,

Votre cœur de mère ne peut rester insensible au désespoir de votre fille et aux prières désintéressées de celle qui s'honore d'avoir été en des jours plus heureux votre amie et votre confidente. Si des considérations dont je n'ai ni le droit ni le désir de faire la critique vous ont tenue en garde contre mon amitié, j'ose dire cependant que je revendique votre estime.

N'ayant pas de pardon à solliciter pour moi-même, j'aurais sans doute conservé le silence, si un devoir impérieux ne me commandait d'agir.

À mon départ de Lamète, vous avez daigné me faire une promesse : celle de ne prendre aucune décision définitive au sujet du mariage de Jeanne, avant d'avoir été complètement édifiée¹ sur les prétendus bienfaits des francs-maçons. Ce sont là, madame, vos propres expressions.

À vrai dire, vous ne paraissez pas avoir grande confiance au résultat des mes observations en la matière. Votre conviction intime était bien que mes lectures et mes recherches n'aboutiraient pas à grand chose et que vous

sortiriez victorieuse de la lutte à laquelle vous m'aviez si gracieusement conviée. Forte de votre indignation contre une secte déclarée impie par la cour de Rome, il semblait que vous jouissiez déjà de votre triomphe en me forçant à applaudir à vos sentiments de mère et de femme catholique.

Certes, je n'ai pas pu me défendre d'une pénible tristesse en quittant la ville où j'ai passé les années les plus heureuses de ma vie ; mon cœur se serrait douloureusement en songeant au vide immense qui allait se produire dans mes relations. Comment en aurait-il été autrement ? Soutenue jusqu'ici par une amitié sincère, habituée à retremper mon âme aux sources vives de l'affection d'une sœur et, me considérant désormais comme une pauvre abandonnée, n'étais-je pas en droit de dire que l'avenir était gros de nuages ?... Jeanne ne serait plus là pour effacer mes pleurs par un sourire et pour me parler de l'espoir aux heures les plus désespérées ?...

Eh bien ! Madame, il m'a semblé qu'une voix intérieure m'exhortait au courage. J'ai cru qu'une révolution s'accomplissait en moi...

Oui, une tâche d'abnégation et de dévouement était tracée. Je me disais : si du moins, je ne puis être heureuse, j'aurai comme une douce satisfaction d'avoir donné le bonheur à une personne qui m'est chère.

Avec cette ferme conviction que la félicité éternelle de Jeanne résidait dans son mariage avec Monsieur Jules Dutertre, j'ai résolu de briser l'obstacle si imprévu qui avait retardé cette union. Et pour cela, madame, j'ai fait volontiers le sacrifice de la légitime appréhension que m'inspirait la faiblesse de notre sexe ; j'ai voulu voir et j'ai vu.

Le chagrin que m'occasionnait la déception de mon attente au sujet de l'emploi de sous-directrice de notre école normale, a été bien vite compensé par la certitude de pouvoir consacrer un temps plus long à l'œuvre que j'ai entreprise. Sous-directrice, mes loisirs étaient très restreints ; en dehors des heures de classe, il m'incombait une surveillance intérieure qui ne m'eût guère donné de répit... Simple professeur de français, je puis disposer d'une plus grande partie de ma journée dans l'intervalle des cours, indépendamment du congé réglementaire du jeudi de chaque semaine.

Mes habitudes d'économie ne me faisant pas désirer un traitement plus avantageux, à tous les points de vue, je me déclare satisfaite de mon sort.

Grâce à l'obligeance de mon excellente amie, Madame Le Broussais, qui, vous le savez, est d'un dévouement sans bornes pour toutes les infortunes et participe à toutes les œuvres charitables, j'ai pu entrer immédiatement en relations avec les dames de Pensol, inspectrices des sociétés de bienfaisance.

1. Éclairée, instruite.

Madame Le Broussais m'avait déjà parlé de ces merveilleuses institutions philanthropiques, mais elle était restée bien au-dessous de la vérité.

Voici du reste le récit exact de mes premières impressions écrites au courant de la plume.

Une question s'est tout d'abord posée : « Par où commencer nos visites ? » Il a été décidé que les dames inspectrices m'accompagneraient à la crèche Saint-Paul, celle qui récemment encore était appelée : « la Crèche modèle. » C'était, vous l'avouerez, la meilleure des aubaines.

L'établissement est digne en tous points de sa noble destination. Il est situé dans l'un des derniers faubourgs de la ville ; un service d'omnibus, très régulièrement installé, fait prendre gratuitement à domicile les mères et les bébés inscrits sur les registres de la société.

L'agglomération d'enfants nouveau-nés dans un espace étroit est généralement insalubre ; il fallait donc que cet espace, au point de vue des dimensions et de la hauteur des appartements, ne laissât rien à désirer. Ce sont les conditions que présente la crèche Saint-Paul.

Figurez-vous une grande maison toute blanche, noyée au milieu d'arbres verts. Point de luxe inutile, mais partout l'aisance. Les appartements sont spacieux, bien aérés. Des salles spéciales sont affectées aux délibérations du conseil d'administration, des médecins et des dames inspectrices. Le logement de madame la directrice occupe le point central de l'établissement, ce qui facilite singulièrement la surveillance intérieure et permet de veiller à tous les détails du service.

Indépendamment du conseil d'administration il existe un comité de dames directrices, dont votre amie de pension, Madame la comtesse de Magnac fait partie.

Le comité se réunit au local de la crèche, le deuxième mardi de chaque mois, il statue sur l'admission des enfants, sur les réclamations qui lui sont adressées et sur tous les besoins intérieurs de l'établissement.

La moyenne des enfants admis chaque jour à la crèche est de cent cinquante. La crèche possède deux cents berceaux donnés soit par des francs-maçons, soit par des personnes charitables de la ville. Il existe vingt lits de repos à deux places. La salle qui offre le plus d'intérêt est sans contredit la pouponnière¹. C'est là que les mères viennent allaiter leurs enfants jusqu'à deux et trois fois par jour. Un autre appartement, qui se trouve tout à côté de la pouponnière, est réservé aux mères de famille.

1. Lieu où sont gardés les enfants jusqu'à trois ans.

Combien je serais heureuse, madame, s'il m'était permis d'espérer que vous viendrez un jour avec Jeanne visiter cet établissement... Je sais que vous voulez proposer à l'ouvroir de fonder une crèche à Lamète : vous ne trouverez jamais un modèle plus séduisant que celui de la crèche « Saint-Paul »...

Et l'ordre... madame... De cinq heures du matin à huit heures du soir, la crèche est ouverte, excepté les jours fériés. À peine arrivés à la crèche, les enfants sont lavés ; on les habille avec les vêtements et linges de l'établissement. On les berce ou on les laisse jouer, suivant la salle à laquelle ils appartiennent par leur âge... Les dames de la ville viennent leur apporter des jouets...

À heure fixe, on leur donne à prendre comme repas : du bouillon, du lait ou des confitures. Ceux élevés au sein sont allaités par leurs mères pendant les heures de chômage des ateliers.

Pendant le jour, et selon le temps, on les expose sur les lits de repos. À la belle saison, les enfants sont portés dans le beau jardin qui entoure la maison. La direction toute maternelle qui a présidé à l'installation a poussé encore plus loin sa vigilance : on a craint qu'un rayon de soleil ne vînt indisposer les chers petits êtres, et la salle de verdure a été recouverte d'une tente qui l'abrite contre les variations de la température. Les enfants se roulent à plaisir sur les lits de repos où les tapis recouvrent les gazons ; ils y développent leurs forces et y respirent un air pur, cet aliment sans rival des premières années... Ce jardin, madame, m'a fait une vive impression : ses grands platanes m'ont rappelé le magnifique parc de Mersay... L'établissement se compose, en outre, d'une infirmerie qui permet d'isoler les enfants malades, d'une bibliothèque populaire destinée à propager l'instruction parmi les classes ouvrières.

Le service médical est confié à sept médecins de la ville, qui s'acquittent gratuitement de leurs fonctions.

Ai-je tout dit, madame ?... non certes : je veux vous laisser le plaisir de juger par vous-même...

Chaque année, une grande fête réunit les parents et les enfants de la crèche : on en profite pour tirer une loterie de près de dix mille billets à un franc, qui sont toujours très habilement placés par les soins des dames patronnesses. Le produit de la loterie permet encore d'augmenter le bien-être des petits pensionnaires... Nous sommes le 5 août, la fête sera célébrée le 1^{er} septembre... Presque toutes les grandes dames de Pensol y assisteront... Il y aura un concert splendide... et des toilettes exquisées... Votre amie Madame la comtesse de Magnac tient absolument à vous transmettre une invitation...

Voilà, madame, les enseignements que j'ai obtenus lors de ma visite à l'établissement maçonnique.

Que de cris de joie dans les quartiers pauvres ! Que de fois l'institution a été bénie par des cœurs pour lesquels le souvenir est un devoir ! Madame la directrice, justement fière de son œuvre, me montrait les lettres de remerciements qui chaque jour lui parviennent : on y parle avec le cœur, dans ces lettres d'ouvriers, et souvent il arrive que de grosses larmes, toutes tremblantes encore de reconnaissance et d'amour, cherchent à dissimuler la pauvreté du style en rehaussant la sincérité du sentiment. Vous me direz peut-être, madame, que les sociétés religieuses ont, elles aussi, leurs crèches et leurs maisons de charité. Je suis la première à en convenir, mais ceci ne nuit en rien au mérite des autres. Tout ce que je vous demande, c'est de marquer un bon point à la franc-maçonnerie, en raison de l'œuvre dont je viens de vous parler.

Je m'arrête, madame, j'en ai dit assez pour aujourd'hui... C'est à peine si des raisons aussi honorables peuvent excuser la longueur de cet épître¹. Vous m'estimez assez pour savoir que mon amitié pour Jeanne guide seule mon entreprise.

Veuillez recevoir, madame, les hommages de ma respectueuse sympathie et accomplir la douce mission de donner mille baisers à votre fille chérie.

Louise Berthier

Chapitre XXV

La fête d'adoption

À Madame de Mersay,

Pensol, le 14 août 18...

Laissez-moi, madame, profiter encore de votre bienveillance pour vous rendre compte d'une des plus touchantes cérémonies auxquelles il m'ait été donné d'assister.

Hier, jeudi, les dames patronnesses de la crèche « Saint-Paul » m'ont entraîné presque de force à la loge : « Les enfants d'Hiram¹ » ; j'étais avide de voir par moi-même un temple maçonnique et, cependant, je ne pouvais me défendre d'une certaine appréhension. Dans nos conversations à Lamète, il avait été dit tant et tant de singulières choses sur les maisons habitées par les francs-maçons et sur les mystères qui s'y pratiquaient, que j'en étais encore à me demander si une femme pouvait décentement visiter ses repaires. Les physionomies tranquilles de mes compagnes me rassurèrent à peine, et je pénétrai dans la loge... Au lieu des couloirs ténébreux et des ossements humains que mon imagination avait rêvés, je me complaisais à admirer le beau spectacle qui s'offrait à mes regards... Je suis dans une grande salle tendue de bleu et à ciel constellé d'étoiles d'argent qui se termine par une tribune appelée Orient. Trois sièges, avec tables triangulaires, sont occupés par les chefs de la loge. Le vénérable est au milieu ; à sa gauche, l'orateur chargé de faire observer les règlements de l'ordre et de requérir les peines disciplinaires ; à sa droite, le secrétaire, dont la mission consiste à dresser les procès-verbaux des séances ; à l'entrée du temple se trouvent deux frères que l'on m'a dit être les surveillants.

1. Lettre, missive.

1. Personnage de la Bible qui inspire le rituel maçonnique.

Des gradins sont disposés des deux côtés de la loge ; ici, les maîtres revêtus de leurs insignes. Là-bas les apprentis qui ressemblent un peu aux préposés des barrières de péage avec leurs affreux petits tabliers blancs. Le public occupe l'hémicycle.

Un souffle de curiosité anime toutes les physionomies des assistants. Que va-t-il se passer ?... L'éclairage merveilleux qui se joue à travers un feuillage artistement disposé doit-il s'éteindre à un signal du chef ?... Sommes-nous bien sûres, mes compagnes et moi, de revenir au logis saines et sauvées, et ce parquet en mosaïque ne se soulèvera-t-il pas pour nous englober ?... Je ris bien vite de ma terreur, honteuse et confuse de paraître aussi pusillanime que cette dame qui, par trois fois, a tâté son siège avant d'oser s'y asseoir... Enfin, la musique se fait entendre, et le public est bientôt charmé par des accords harmonieux : le son grandit, et tout-à-coup la porte du temple roule sur ses gonds : la fanfare de la loge fait son entrée triomphale, bannière en tête.

Les exécutants sont des enfants de douze à quinze ans, qui ont suivi gratuitement les cours de l'atelier.

Le vénérable adresse un chaleureux appel aux dames qui sont venues rehausser, par leur présence, l'éclat de la solennité. Il dit que la franc-maçonnerie n'a pas la prétention de remplacer la mère et de suppléer au rôle moral qui lui est réservé dans la famille, mais qu'elle veut seulement aider la mère à donner à son enfant une éducation sociale...

Alors les lowtons¹ appelés à recevoir le baptême maçonnique sont introduits dans le temple. Leur visage est complètement masqué par trois voiles blancs où sont inscrits les mots : mensonge, ignorance, fanatisme ; les voiles sont successivement enlevés par les deux surveillants en loge et par le vénérable : le dernier bandeau qui couvrait leurs yeux vient de disparaître, et les émotions bien naturelles des enfants sont dissipées par les regards amis qui les saluent et les encouragent... Les lowtons gravissent les marches de l'autel ; les voici désormais sacrés enfants adoptifs de la maçonnerie. Le vénérable leur donne le baiser paternel, en ajoutant ces mots :

– Puissiez-vous en donner toujours d'aussi sincères.

La parole est ensuite accordée à l'un des néophytes qui, se faisant l'interprète de ses jeunes camarades, remercie la loge de son bienveillant accueil. Quoique profondément troublé par l'aspect solennel et mystérieux de l'im-

posante cérémonie, il a tenu à adresser aux francs-maçons l'expression de sa gratitude :

– Nos parents sont des hommes honnêtes ; nous les aimons et nous les respectons ; ils nous ont dit que les maçons obéissaient aux lois de la raison et poursuivaient la recherche de la vérité ; nous n'avons pas hésité à frapper à la porte de la grande famille ; nous sommes vos enfants à tous merci : notre reconnaissance sera éternelle !

Après cette allocution accueillie avec de sympathiques marques d'émotion, l'assemblée s'est séparée.

Telle est, madame, la manière d'agir des hommes qui vous ont été représentés comme des utopistes et des rêveurs et plus souvent comme des criminels.

J'ai voulu savoir par moi-même si le rôle de la maçonnerie se résumait à ces enseignements moraux... Non, le but est encore plus louable. Les francs-maçons ne se réunissent jamais sans verser une offrande destinée à soulager les indigents.

On m'avait indiqué quelques familles pauvres auxquelles on avait distribué des secours. Je me suis rendue chez les indigents secourus et j'aurais donné tout au monde pour que vous et Jeanne fussiez là au moment où les malheureux témoignaient leur reconnaissance.

– Figurez-vous, madame, me disait une vieille blanchisseuse, qu'un soir le pain manquait chez nous... mon mari mort à la guerre m'avait laissé trois enfants. J'avais tenu tête à toutes les charges du ménage jusqu'au moment où une fluxion de poitrine me cloua au lit, que faire ?... L'aîné des enfants avait onze ans et, à cet âge, on ne sait pas encore mendier... Pauvre petit ! Je les voyais mourir... quand un soir, un ange nous apparut. Une grande dame pénétra discrètement jusqu'ici.

Voici de l'or, ma bonne femme, ne pleurez plus ; tous les mois je reviendrai... ne dites rien de tout cela...

– La grande dame s'éloigna, et chaque mois à pareil jour, la même visite a été renouvelée. J'ai eu beau questionner les voisins ; je n'ai jamais rien pu savoir... Il y a seulement quelques jours, le vieux Têrat mon voisin, m'a dit que ma bienfaitrice était Madame Le Broussais. Quand notre ange a reparu, je me suis jetée à ses genoux, et la bonne dame a été forcée de m'avouer qu'elle agissait en qualité d'intermédiaire de la loge : « L'avenir » et que mes bienfaiteurs étaient les francs-maçons... Qu'ils soient bénis, les francs-maçons ! dit la vieille en terminant, et les petits enfants répétèrent en se signant : « Qu'ils soient bénis les francs-maçons. »

1. Enfants de francs-maçons adoptés par une Loge.

Partout j'ai assisté aux mêmes scènes de reconnaissance ! Que d'indigents qui ignorent encore le nom de leurs bienfaiteurs !...

Permettez-moi, madame, de rapporter un touchant épisode qui est tout à l'honneur de la franc-maçonnerie.

Le fait que je transcris ici tel qu'il vient de m'être conté remuera, j'en suis bien sûre, profondément votre cœur.

La scène s'est passée aux États-Unis, il y a une trentaine d'années.

Un matin de grand hiver, un petit garçon était amené par le conducteur du train à l'Hôtel de Palmer à Chicago¹. L'enfant paraissait paisible et obéissant, mais de temps en temps de grosses larmes roulaient le long de ses joues, et quoiqu'il ne poussât pas de cris ; les gros sanglots étouffés qui ébranlaient son petit être, tandis que ses mains cachaient sa mignonne figure, disaient assez l'intense sincérité de son chagrin. Il était seul au monde, et n'avait plus à compter que sur la pitié des étrangers pour lui rendre supportable l'existence. Autour de son cou était attaché un ruban auquel pendait une carte portant cette inscription : « Prière à tous les membres de la franc-maçonnerie d'aider cet enfant à atteindre San Francisco² ; il est orphelin. Signé : Association Howard, Nouvelle-Orléans³. »

Les dames de l'Hôtel Palmer accueillirent l'enfant avec la plus vive tendresse et parvinrent à force de soins et de caresses à lui faire oublier momentanément sa douleur. Cet enfant était le dernier survivant de la famille de Henry E. Licox, de la Nouvelle-Orléans. En moins de trois semaines, il venait de perdre son père, sa mère et quatre frères et sœurs tous frappés par la fièvre jaune⁴. L'association Howard, ayant appris qu'il avait des parents à San-Francisco, demanda ce qu'il fallait faire de cet enfant... On n'avait pas le choix des moyens, de sorte que le petit garçon fut confié à la garde des étrangers pour ce voyage de près de quinze cents lieues. Partout il rencontra la plus touchante sollicitude, les voyageurs s'occupant alternativement de lui et pourvoyant à tous ses besoins.

Monsieur Licox est aujourd'hui l'un des habitants les plus riches et les plus estimés de San-Francisco, et il se considère avec orgueil comme l'enfant adoptif de la franc-maçonnerie...

Cet épisode ne témoigne-t-il pas hautement de la confiance et de l'estime dont sont entourés à l'étranger les membres de l'ordre maçonnique ?

1. Ville américaine située dans l'État de l'Illinois. 2. Ville américaine située dans l'État de Californie. 3. Ville américaine située dans l'État de Louisiane. 4. Maladie virale aiguë.

Et maintenant, madame m'est-il permis de croire que je suis parvenue à atténuer dans votre esprit l'impression produite par les discours intéressés de monsieur l'abbé et de Monsieur le vicomte des Blastiers ?...

Ne vous méprenez pas sur mes intentions : mon but n'a pas été de me poser en défenseur d'idées auxquelles je resterai désormais étrangère ; j'ai surtout cherché à vous convaincre non pas que la franc-maçonnerie était une institution indispensable à la société, mais bien qu'on avait abusé de vos alarmes et de vos terreurs en peuplant les loges de fantômes imaginaires.

Croyez-moi, madame, les sociétés maçonniques ne possèdent pas l'influence fâcheuse que vous leur attribuez. Elles ont le tort, je vous l'accorde, d'avoir un rituel puéride et des mystères inoffensifs qui entretiennent dans le public une curiosité malsaine, mais vous conviendrez avec moi que la faute n'en est point à Monsieur Dutertre : le fiancé de Jeanne désire de tout cœur que le rituel disparaisse et que les réunions soient tenues au grand jour...

Au surplus, toutes les questions qui nous ont si vivement préoccupées à Mersay et à Lamète ne prennent guère de place dans les conversations des personnes que je fréquente à Pensol. Il en est ainsi, j'en suis certaine, dans toutes les villes. Ni les grandes dames, ni les bourgeoises ne me paraissent avoir un goût bien marqué pour les discussions purement spéculatives de la philosophie : les unes et les autres s'accordent à reconnaître que tout le charme de leurs réunions s'envolerait avec les syllogismes et les dilemmes... Les inspectrices des crèches elles-mêmes, qui sont catholiques et des plus zélées, font le bien pour le bien, et elles ne sont nullement désireuses de connaître, par l'intermédiaire de leurs maris, les dissertations soutenues dans les loges...

Soyez assurée, madame, que la franc-maçonnerie qui tient si peu de place à Pensol n'occupe qu'un rôle secondaire dans l'intrigue qui s'est formée à Lamète : le titre de franc-maçon du docteur Dutertre n'est qu'un prétexte banal ; la véritable raison est de mettre un obstacle au mariage de Jeanne et son fiancé...

Ces dames de Lamète savent parfaitement à quoi s'en tenir. On essaye de tous les moyens pour déconsidérer Monsieur Dutertre ; si tel prétexte ne réussit pas aujourd'hui, demain, on en inventera un autre.

C'est à vous, madame, et à vous seule qu'il appartient de faire justice de toutes ces petites perfidies... Laissez là, je vous en prie, et la franc-maçonnerie et les francs-maçons : éloignez de votre esprit toutes les discussions stériles si peu en rapport avec les aspirations de notre sexe... Elle est faible, Jeanne... Elle est malade, et vous êtes sa mère... Ne brisez pas sa vie : elle ne vous

désobéirait pas, mais elle en mourrait... Celui auquel elle a promis son cœur est digne d'elle et digne de vous... Vous-même, madame, eussiez été impuissante à refouler les sentiments d'affection que vous portiez au bienfaiteur de Lamète, si des personnes coupables et intéressées à médire n'avaient juré sa perte...

Que pouvez-vous craindre ?... Loin d'affaiblir vos sentiments religieux, ce dédain des préjugés ne fera que les fortifier et votre croyance s'imposera à toutes les dames de Lamète...

Vous aurez fait le bonheur de deux êtres qui s'aiment et qui doivent être aimés : il me semblera alors que la vie est moins amère et qu'il y a encore des jours de joie en ce monde.

Votre respectueuse servante, Louise Berthier

Chapitre XXVI

Les projets d'un oncle

Depuis qu'Armand de Boistel avait reçu la lettre de Pauline Télien, il ne savait où donner de la tête.

L'oncle des Blastiers se préoccupant fort peu des rêveries de son neveu avait fait la demande en mariage, qui était acceptée avec enthousiasme par les châtelains : restait à convaincre Mademoiselle de Mersay. La redoutable influence de l'institutrice n'étant plus à craindre, on ne désespérait pas du succès. Quant aux lettres de Louise Berthier touchant la franc-maçonnerie et ses prétendus bienfaits, la destinataire n'avait pas voulu les soustraire à la curiosité de sa compagnie : Madame Gérald, Madame Pinay, Mesdames Tierrit, l'abbé Guéraud, tous ces messieurs et toutes ces dames en avaient fait des gorges chaudes¹. Madame de Bussy avait eu, elle aussi, sa part de confiance. On riait tout bas de la naïveté de l'institutrice et du désespoir de Mademoiselle Jeanne : c'était à qui pourrait lancer un mot plaisant sur Louise « *la franc-maçonne ?...* »

– Un bon tour à jouer, mesdames, dit un soir Héloïse, à une soirée de Madame de Mersay.

Jeanne était sortie ; on prêta l'oreille.

La vieille fille développa son plan ; il s'agissait d'expédier à l'inspecteur d'académie la correspondance de l'institutrice : c'était le meilleur moyen, cette fois, d'obtenir une prompte révocation. L'abbé Guéraud s'interposa ; il fit observer que si le tour était connu, Madame de Mersay serait accusée d'avoir trahi le secret d'une correspondance... Il fallait conserver cette arme mais ne s'en servir que dans un besoin extrême.

1. S'en étaient moquées.

Héloïse se mordit les doigts de dépit. Le cénacle¹ l'avait habituée à voir ses plans acceptés, sans discussion préalable. Désormais, elle gardait à l'abbé l'une de ses dents les plus venimeuses.

Armand, que la dernière lettre de Pauline torturait toujours, n'y tint plus, et certain soir où le vicomte paraissait d'humeur folâtre, il profita de l'occasion pour lui faire ses confidences, au sujet de la sémillante Madame de Bussy.

Des Blastiers eut un soubresaut ; il s'emporta contre les folies du fils de sa sœur. Mais, peu à peu, le moraliste reprit son calme ordinaire ; il n'était pas homme à se laisser émouvoir par les menaces d'une aventurière, de cette Madame de Bussy dont, à vrai dire, il n'avait pas été complètement la dupe. Sans doute, il était loin de se douter que la séduisante voyageuse occupât une aussi grande place dans l'existence de son neveu, mais il s'avouait triomphalement que maints² et maints coups d'œil jetés à la dérobée, que maintes et maintes paroles prononcées d'une certaine façon cachaient un mystère, et que, depuis longtemps déjà, il avait entrevu ce mystère.

Des Blastiers était homme de lutte, et il se montra presque satisfait d'avoir son rôle dans une intrigue de genre nouveau.

Le vieillard se leva tout d'un trait, et avec cet air moitié caustique, moitié solennel que nous lui connaissons, il appuya ses deux mains sur les épaules de son neveu :

– Es-tu jeune, mon garçon ?... ne pouvais-tu pas me confier plus tôt cette historiette à la Parny³ ?... Farceur, va... Tu t'inquiètes d'une femme ?... Ta Pauline filera comme l'éclair quand nous le désirerons... Si je la garde ici, c'est qu'elle nous est utile... Dès demain j'irai voir ta belle petite... Ce qu'il faut tenter, c'est absolument le contraire de ce que tu cherchais à la clairière de la Croix-du-Jarry... Tu voulais être aimé en faisant naître un sentiment de reconnaissance... Jeune sot, le petit John a déjà peut-être conté l'histoire... Qu'importe ?... Tu vas être adoré par dépit... Tu ne comprends pas ?... Tant mieux, tu n'as pas besoin de comprendre... Ah ! Madame veuve de Bussy... Mademoiselle Pauline Télén... à nous deux maintenant.

– Mais, mon oncle, c'est un démon, cette femme, si vous la connaissiez ?

1. Groupe réuni. 2. Plusieurs. 3. Évariste Désiré de Forges, vicomte de Parny, est un poète français (1753-1814), auteur, notamment, des *Poésies érotiques* en 1778.

– Es-tu jeune, mon ami, es-tu jeune ?... L'affaire Télén de Bussy me concerne seul désormais... Occupe-toi de ton mariage... Les élections sont proches, et il n'y a plus à hésiter. Marié, tu es certain du succès... Tu feras un député médiocre, cela est hors de doute, mais enfin tu voteras... cela suffit...

Le vicomte menait les choses rapidement. Dès le lendemain, il se fit annoncer chez Madame veuve de Bussy.

La redingote à rebords luisants, le chapeau de soie de 1830, la mine dévote, rien ne manquait à des Blastiers. Le vicomte eût trouvé cent prétextes pour expliquer l'objet de sa visite ; il s'arrêta à celui-ci :

– Il vous paraîtra peut-être étrange, chère madame, que je me présente ainsi chez vous. La meilleure excuse que je puisse invoquer, c'est de vous dire que je viens au nom des malheureux. Le directeur de Saint-André a ouvert une souscription en faveur d'une famille infortunée, et nous avons tous trop bonne opinion de vous, madame, pour penser qu'il vous eût été indifférent de ne pas participer à une œuvre de bienfaisance... Les pauvres eussent été seuls à ne pas se réjouir de votre séjour parmi nous.

Pauline Télén s'inclina gracieusement et répondit :

– Je vous remercie, vicomte, d'avoir songé à moi ; je vais m'inscrire de grand cœur.

Il suffisait de présenter une liste et d'y tracer un nom et une somme... Pauline avait compris qu'on lui indiquait seulement le prétexte de la visite, et elle attendait patiemment que son interlocuteur en expliquât la cause.

Des Blastiers devait parler encore.

– Vous ne sauriez croire, madame, combien votre présence à Lamète donne de charme à nos réunions... Vous êtes une enchantresse, car d'un désert, vous en avez fait un oasis...

– Oh ! vicomte, vous êtes par trop flatteur...

– Non, madame, je ne flatte jamais personne et ces dames savent aussi bien que moi combien votre tenue à l'église est édifiante, combien est grande votre distinction...

– Ces dames sont indulgentes... et tenez, vicomte, je sais que vous êtes un homme de cœur et que vous n'abuserez pas d'une confiance... Je vais tout vous dire... je suis une ancienne artiste...

– Vous, madame !...

Et le vicomte prenait le ciel à témoin de son incrédulité. Pauline était trop bonne comédienne pour se complaire indéfiniment à prolonger la même scène. Elle se campa fièrement devant le vieillard : – Allons, mon bon Monsieur des Blastiers, à vieux chat, vieux rat... Jouons cartes sur table... Vous voulez que je quitte Lamète ?... Armand vous a conté notre histoire...

Le dévot avait disparu : restait le gentleman qui s'avouait battu et content.

– C'est bien cela, mon ange, c'est bien cela... on vous donnera de l'argent... et l'on fera de vous tout ce que l'on voudra...

– Ne faites pas l'insolent, vieux grigou¹ ; je n'aime pas ces machines... vous êtes un fin matois², je le sais, mais je n'ai pas la prétention de passer pour une sottie.

Des Blastiers ne l'écoutait plus : une idée infernale embrasait son cerveau... Il se dirigea vers la porte, la ferma à double tour et saisissant Pauline, il essaya de la baiser aux lèvres...

L'artiste recula épouvantée.

– Fi donc ! monsieur, à votre âge, et après Armand... Je ne mange pas de ce pain là... Sortez ou j'appelle...

Mais le vieillard était toujours aussi impassible :

– Êtes-vous jeune ? mon Dieu, êtes-vous jeune ?... fit-il doucement... C'est comme cela que je dis à mon neveu quand il est sur le point de commettre une bêtise... Asseyez-vous, et causons affaires... que diable, il ne faut pas m'en vouloir si devant une jolie femme je me sens encore vingt ans... Je suis homme, n'est-ce-pas ?... *nihil humani*³... Tout cela... grivoiseries inutiles... Voyons, Pauline, j'ai besoin de vous pour une affaire importante. Consentez-vous à m'aider ? au lieu des cinquante mille francs promis par Armand avant un mois, vous aurez cent mille francs... entendez-vous, cent mille francs !...

Pauline se ravisa.

– Est-ce sérieux ce que vous dites ? tit-elle en tremblant.

– Écoutez : voici des mois et des mois que ce mariage traîne en longueur. On en viendrait à bout, mais les élections sont proches ;

1. Homme d'une avarice sordide. 2. Qui est capable de ruse, malgré des dehors débonnaires. 3. Évocation du vers célèbre du poète romain Terence (II^e siècle avant Jésus-Christ) : *Homo sum, et humani nihil a me alienum puto* (Je suis homme, et rien de ce qui touche un homme ne m'est étranger).

le temps nous presse. Il faut absolument qu'Armand soit marié pour poser sa candidature... La maman est pour nous, mais Jeanne en pince toujours pour le docteur... Il y a un moyen de tout arranger... c'est de dégoûter Mademoiselle de Mersay de Monsieur Dutertre en vous compromettant...

– Vous dites ?...

– En vous compromettant avec lui. Remarquez, s'il vous plaît, que ne dis pas en le compromettant avec vous... on sait vivre, ma toute belle... Je vous expliquerai mon plan quand il le faudra.

Pauline était reveuse... cent mille francs !... et cette fois la certitude d'être payée. Elle eut comme une hallucination.

Des Blastiers voyait maintenant à qui il avait affaire ; il était sûr de triompher. Il prit congé de l'artiste et l'inscrivit d'office sur sa liste de souscription.

Des Blastiers revint à l'Hôtel du Commerce le soir même, et Madame de Bussy, devenue plus accommodante, rendit au vicomte baiser pour baiser... Décidément, le souvenir de Patillet avait disparu.

Chapitre XXVII

Chez les Vaucher

Nous sommes chez les Vaucher. L'échoppe qu'ils occupent est située dans une ruelle à peu près déserte de Lamète. Ce genre de passage est désigné à la campagne sous le nom de charrière. Les principales parties des terrains sont occupées par les jardins des habitants de la ville. Le sol est recouvert de feuilles de bruyère à moitié pourries... c'est la campagne avec tous ses dégoûts !... d'aucuns disent avec toutes ses joies ! La charrière !... c'est là où les gars des campagnes vont s'esbaudir avec les filles... en rupture d'innocence. Le bal a animé les jeunes gens, et il s'y est fait des échanges mutuels de promesses qui réclament une sanction. Réellement, il faut avoir un culte bien sincère pour Monsieur Cupidon¹, pour chanter ses louanges en un pareil endroit !... mais les gaillards n'y regardent pas de si près... c'est si bon l'amour ! Quant aux fillettes qui, légères et émues, dansaient avec de mignons escarpins, elles sauront bien trouver une paire de sabots qui leur permettra d'aller patauger sans inconvénient... pour leurs chaussures, avec leurs bons amis !...

Ces messieurs et ces dames de Lamète voudraient bien faire disparaître l'affreuse percée, mais la municipalité Mersay et compagnie craint de vexer les propriétaires des jardins.

Deux maisons seulement, et à une distance d'environ vingt-cinq mètres, montrent leur aspect lugubre ; l'une est habitée par un jardinier qui vit du produit d'une terre affermée à un bourgeois de Narvon ; l'autre mesure est aux Vaucher.

1. Dieu de l'amour dans la mythologie romaine.

La maison des Vaucher se compose d'un en-bas qui sert à la fois de grange, de cave et d'écurie. Deux mauvais bourriquets¹ gisent sur une litière infecte ; trois ou quatre tonneaux à moitié effondrés lèvent au ciel du plancher leurs cercles défaillants et semblent implorer une résurrection ; l'un des fûts contient une certaine quantité de chaux destinée à un crépissage qui se fera Dieu sait quand.

L'escalier qui conduit à la cuisine est piteux à voir et la corde qui sert de rampe n'est pas faite pour rassurer les rares visiteurs qui s'aventurent dans ce taudis. La cuisine est placée de façon à faire vis-à-vis à la charrière du côté du nord et à une petite cour entourée d'une claire-voie² en osier du côté du midi. Le tableau n'est pas plus réjouissant ici que là : des deux croisées montent une odeur fétide augmentée par la malpropreté de l'appartement.

Il est huit heures du soir, et la famille prend son repas. Voici d'abord le maître du logis : Pierre Vaucher un homme de quarante-cinq ans. Il tient de l'ouvrier et du paysan et est aussi mauvais ouvrier qu'il est mauvais paysan. Ivrogne, joueur, querelleur, ces trois qualités du pilier d'estaminet, il les possède au suprême degré. De son état, il était charpentier, mais sa paresse et sa mauvaise foi ont détourné de lui toutes les pratiques ; il vit du produit des terres et des vignes qu'il travaille à moitié.

C'est un grand hâbleur³ qui se fait entretenir au cabaret le dimanche et trop souvent les jours ouvriers ; il paye en bons mots les pots de vin et, comme on le sait méchant et vindicatif, on le fait boire pour avoir la paix. Au physique, il a l'air d'un bohémien ; son torse d'hercule, ses yeux égarés, sa grande barbe rousse, le débraillement de son costume font de lui la terreur du pays...

C'est à ce débraillement qu'il doit le surnom sous lequel on le connaît : « Lu mao-malina ». Il est ainsi nommé à cause du divorce qui existe entre son pantalon à carreaux et son gilet d'un rouge douteux.

La digne moitié de Vaucher, Pétronille Faraud, est la fille d'une marchande de fromages ; son extrait de naissance porte : *de père inconnu*. C'est fort heureux, car le papa n'aurait pas eu à se féliciter de son œuvre. La femme est grande et sèche, taillée en cul-de-jatte, la

1. Ânes. 2. Clôture à jour, avec des ouvertures sur le jour. 3. Qui parle beaucoup, exagère ses mérites.

figure enluminée par la couperose, Pétronille tenant tête à son mari quand il sagit de boire. Son âge, qu'importe ?... Elle est si ridée qu'on dirait une pomme cuite au four. Avec cela, méchante et rusée comme un démon, paresseuse comme un loir. Elle porte à la figure une cicatrice produite par la pelle du foyer ; c'est un cadeau de Vaucher. La brave femme rendit la politesse en aveuglant son mari avec des cendres chaudes qu'elle lui jeta au visage.

Pétronille exerce illégalement la médecine ; elle est connue à dix lieues à la ronde par ses cures merveilleuses : on l'appelle *la Rebouteuse*¹. Le grand Jeandinnet avait une épaule démise, Pétronille remit l'épaule en son lieu et place : quand le vieux Jeasson tomba du noyer, le docteur Dutertre lui indiqua un traitement. Pétronille accourut :

– L'imbécile, dit-elle, il t'aurait gardé six mois au lit ; en trois semaines, tu seras debout.

Et il est de notoriété publique qu'en trois semaines Jeasson fut rétabli. On n'en est plus à compter avec les heureux résultats des maladies qu'elle a traitées. Il faut même avouer que, pendant un temps, la Rebouteuse a été soupçonnée de faciliter les avortements des filles embarrassées ; on n'a pas en de preuves, et la justice s'est tue. Pétronille a encore des secrets infailibles pour la guérison des animaux : elle a de plus le pouvoir de jeter des sorts ; je crois même qu'elle tire la bonne aventure, promettant à Françoise que le caporal Jacob l'aime toujours, et jurant ses grands dieux à Mademoiselle Marie qu'il ne faut pas désespérer d'épouser son petit Jean...

Avec ceci et cela, les époux Vaucher reçoivent un assez grand nombre de présents de leur clientèle diverse.

Le ménage pourrait être heureux, mais Pétronille qui gagne seule l'argent veut être seule à en profiter. La Rebouteuse est d'une avarice sordide pour les autres. Ses libéralités, elle les réserve pour elle-même afin de boire, son plein saoul², du vin et des liqueurs...

– Si ça ne coûtait pas si cher, mon homme, on boirait toujours...

Mais la vieille ne perdait jamais la tête, et les batailles recommençaient lorsque Vaucher faisait mine de mettre la main sur le magot.

1. Personne qui soigne par d'autres procédés que ceux de la médecine. 2. Autant qu'elle le désire.

– Ça c'est ma poire pour la soif, disait-elle en faisant claquer sa langue, et je ne veux pas qu'on y touche.

Les Vaucher assis à la table de la cuisine étaient servis par une fillette de dix-sept ans, la petite Marie, une jeune assistée de l'hospice de Pensol, qu'ils avaient prise en qualité de domestique, spéculant sur la faible rétribution réclamée par l'administration.

La petite Marie est si chétive qu'elle paraît avoir à peine dix ans. Elle travaille tant, la petiotte !... Aller chercher le bois, conduire les bourriquets qui labourent les pièces de terre travaillées à moitié par Vaucher, donner les labeurs aux vignes, sarcler¹ les semences. Que de peine, grand Dieu ! et que de fois, l'enfant a laissé tomber sa pioche qu'elle reprenait bien vite, sous l'œil courroucé de sa marâtre² !... Et dire encore que la famille adoptive se plaint du « mauvais placement de l'hospice ». « Le placement de l'hospice » !... C'est le mot administratif ! Il est cruel !...

Les Vaucher avaient eu, eux aussi, leur union bénie, depuis tantôt cinq ans. L'enfant mourut. Pétronille demanda et obtint de l'hospice de Pensol le placement d'un nourrisson. Celui-ci a autant de malheur que celui-là...

Le petit être tremble la fièvre dans son lit. Il est là, le front pâle et les mains crispées entre quatre planches de bois blanc, un cercueil et non pas un berceau. L'enfant miné par le croup³ fait entendre un râle affreux, cette plainte est comme l'écho prochain de la mort. De temps à autre, la petite tête blonde se tourne et se retourne sur le chevet ; la bouche a des sourires étranges : et l'œil, un point noir, paraît être artificiel, tant il est immobile... Ah ! ce serait tant mieux, si dès demain les hommes noirs venaient placer un couvercle au cercueil où gît le petit moribond. L'enfant n'aurait plus à suivre son mauvais rêve ; il dirait adieu à la vie avant de la connaître... Il s'en irait là-haut, chanter avec les anges et sa chanson vaudrait mieux que son rêve !...

Le docteur Dutertre vient chaque jour soigner l'enfant, et il va peut-être se décider, ce soir, à tenter la terrible opération du croup.

Mademoiselle de Mersay console souvent ces malheureux : les Vaucher sont enchantés de ces visites car elles sont toujours accompagnées de quelques présents.

1. Arracher les mauvaises herbes. 2. Mère adoptive. 3. Maladie localisée dans les voies respiratoires.

Tout récemment, la famille reçut deux bouteilles de bordeaux destinées à la petite Marie exténuée par les travaux du jour et par les veillées passées au chevet de son frère de malheur. Vaucher et sa femme burent, à cœur joie, sans même en donner à goûter à la pauvre enfant.

– Si on te demande si ça fait du bien, tu répondras, que oui ; si on te parle du goût, tu diras que c'est bon comme l'odeur des roses.

Et Marie répéta à sa bienfaitrice, Mademoiselle de Mersay, ce que lui avait dit sa marâtre. Elle amplifia même, l'infortunée ! sur la qualité du vin qu'elle n'avait pas bu, espérant ainsi obtenir les bonnes grâces de ses parents d'adoption.

Il fallait la voir hochant sa tête toute vieillote et portant ses mains à son cœur, en signe de remerciement :

– Oh ! mam'selle, merci... c'est bon, c'est meilleur que l'odeur des roses...

Le repas est terminé. Vaucher cligne de l'œil.

– Voyons, dépêchons, dit la mère qui a compris le regard significatif de son homme... Marie-la-Paresse, serre tes assiettes... et au lit !

Tous ces ordres sont exécutés rapidement. Marie dit bonsoir. Personne ne lui répond ; elle va tristement embrasser le petit malade, pendant que Vaucher crie à tue-tête :

– As-tu fini tes jérémiades !... File !... allons, et du lest !

Et joignant l'acte à la menace le misérable pousse violemment l'enfant qui s'affaisse sur elle-même :

– Ne me touchez plus, vous me tueriez...

Un tigre eût été désarmé ; Vaucher était un homme. Il répéta :

– Allons, file, ou je te casse un membre !...

Marie se releva toute tremblante, et fut se coucher dans son réduit, au fond de l'écurie, tout près des tonneaux effrondrés... Il y avait bien une chambre à côté de la cuisine, mais les Vaucher se l'étaient réservée ; les parents adoptifs quittaient leur lit placé dans la cuisine, lorsque le malade criait par trop.

– Eh ! bien, dit la mère, il est en retard, ton Môssieu Blastiers... Tous ces bourgeois, tous ces nobilions¹, vois-tu...

– Chut, j'entends un pas dans la charrière... pour sûr, c'est lui, interrompit Vaucher.

1. Personnes de petite noblesse.

– Tiens bon, tu sais... Il va te tromper... tiens bon... Dame ! on peut se compromettre... Mais le voici, silence !...

Un homme enveloppé d'un grand manteau noir montait l'escalier maîtrisant de son mieux le bruit de sa chaussure. La porte s'ouvrit au moment où il gravissait le dernier échelon.

– Bonsoir, Pierre, adieu Pétronille. Je suis exact ; il est seulement neuf heures et demie. Ne perdons pas de temps à bavarder... Vous connaissez déjà un brin de l'affaire... Il s'agit de faire manquer le mariage du docteur. La chose est des plus simples : je veux que l'on croie partout que le docteur entretient des relations avec Madame de Bussy...

– Madame de Bussy, la dame de l'Hôtel du Commerce ?... fit Pétronille.

– Parfaitement. Nous avons déjà convenu de l'affaire. La dame se prête à notre combinaison : le plan est définitivement arrêté... Madame de Bussy se rendra ici comme si elle devait vous aider à veiller le petit : on sait qu'elle est très charitable et personne ne trouvera rien à redire. Toi, Pierre, tu iras frapper chez Monsieur Dutertre, et tu diras en pleurant que l'enfant est à la dernière extrémité. Le docteur se rendra ici immédiatement. Pendant qu'il examinera le malade, vous lui direz que Madame de Bussy, assez charitable pour passer la nuit, a dans ce moment une violente migraine, qu'elle se trouve couchée dans la pièce voisine et qu'elle réclame ses soins... Quand le monsieur et la dame seront ensemble, Pétronille fermera bien doucement la porte à double tour... à ce moment, Pierre toussera fortement du côté de la fenêtre...

– Pourquoi tousser ? dit Vaucher.

– Imbécile ! fit la femme, écoute donc et tu comprendras... Continuez, monsieur le vicomte...

– De mon côté, j'aurai prévenu Madame de Mersay et Mademoiselle Jeanne que l'opération du croup va avoir lieu et que leur présence ici est nécessaire pour vous donner du courage... Madame de Mersay fera des difficultés... l'abbé finira de la convaincre en offrant de nous accompagner... Tout va pour le mieux puisque nous passons la soirée chez Madame Tierrit... Nous monterons l'échelle très doucement, soi-disant pour ne pas fatiguer trop le petit... Ce sera alors le moment important de l'action... Vous, la mère, vous affecterez un grand désespoir, et frapperez violemment la porte en criant : « Oh ! ils se

sont endormis, et notre enfant va mourir... Ouvrez madame, ouvrez, Monsieur Dutertre, pour l'amour du bon Dieu, ouvrez-nous !... Le petit se meurt !... » Le docteur tout abasourdi de cette scène à laquelle il ne comprendra rien essaya d'ouvrir la porte ; tous ses efforts seront inutiles... Pétronille, vous commanderez à votre mari d'enfoncer la porte : ce que tu feras, maître Pierre, avec toute la valeur qui te caractérise... Madame de Mersay et sa fille seront édifiées... Afin de ne donner lieu à aucune méprise, Pétronille tombera à genoux devant ces dames les suppliant de lui pardonner le déshonneur de sa maison...
– Et la dame Bussy ? objecta Pétronille.

– Soyez sans inquiétude... La dame jouera son rôle à merveille... l'étonnement et la honte : deux sentiments faciles à traduire pour une comédienne... Le docteur demandera des explications ; ces dames ne le laisseront pas parler... Dans sa colère, il vous frappera peut-être, laissez-faire... la police correctionnelle est là ... et de beaux dommages intérêts... Ouf !... je n'en puis plus !... Avez-vous compris ?... ça vous va-t-il ?... Voyons, répondez...

Les Vaucher réfléchissaient. Les yeux de Pétronille s'illuminèrent :

– Ça dépend du prix, fit-elle brusquement.

– Deux mille francs, dit des Blastiers...

– Deux mille... oh ! cria Pierre.

– Tiens, reprit le vicomte, j'y vais rondement, j'ajoute deux cents francs de plus... les voici... Et il posa sur la table dix pièces d'or.

– Le reste... les deux mille...

– Demain... vous n'avez pas peur de perdre... Nous sommes tous solidaires...

– Ça va, ça va, nous acceptons...

– Alors, tout est bien convenu ?

– Suffit, môssieu le vicomte, suffit...

Des Blastiers se retirait en se frottant les mains, se disposant à se rendre à la soirée de Madame Tierrit.

On lui cria d'en haut :

– Faites attention à la petite en passant... Regardez, si elle dort.

Le vicomte se pencha sur la couche de Marie : les yeux de l'enfant étaient bien fermés. Le diable était du complot ; tout marchait à merveille.

Chapitre XXVIII

Un guet-apens amoureux

Vers minuit, un pas et un frôlement de robe se firent entendre au bas de l'escalier des Vaucher. Madame de Bussy cherchait la rampe. La voix de Pétronille l'encourageait à faire le moins de bruit possible : la visiteuse eut un frisson de terreur quand elle aperçut la vieille femme et elle faillit retourner sur ses pas. Le démon de l'or ne laissa pas échapper sa victime.

On échangea peu de paroles.

– Vous savez tout ?...

Un oui sinistre fut la seule réponse.

L'heure était venue d'agir. Vaucher restait là comme une brute.

Pétronille seule eût suffi à la besogne.

– Allons, il est temps d'aller chercher le monsieur... Va, mon homme... je vais secouer un peu le marmot !... Le médecin n'aura pas l'air d'être venu pour des prunes...

La Vaucher plaça ses mains sur la bouche de l'enfant... Les yeux du moribond commençaient à s'égarer... les petits points noirs immobiles, il y a un instant, avaient les lents clignotements d'une lampe qui va s'éteindre...

– C'est assez, femme, tu le tuerais...

Et Pauline, pâle de terreur, répétait :

– C'est assez, femme, vous le tueriez...

– Sensibles que vous êtes !... quand on a entrepris une besogne, il faut la terminer... un enfant trouvé ?... Belle affaire !... Qui s'inquiétera de sa mort ?... Seule, je perdrai mes mois... Après tout, puisqu'il doit mourir, autant aujourd'hui que demain, n'est-ce pas ?...

1. Enfant.

Et la femme et l'homme qui écoutaient d'un air hébété ne trouvèrent rien à répondre au monstre...

Ce que faisait la mégère n'était qu'une expérience qu'elle renouvelerait au moment de l'arrivée de Monsieur Dutertre pour éloigner tout soupçon de son esprit et le convaincre qu'on ne l'avait pas dérangé inutilement.

Vaucher était parti.

– Maintenant, la petite darne¹, il est temps de passer dans la chambre... Entr' ouvrez un peu votre corsage... chiffonnez gentiment votre coiffure... et jetez-vous tout habillée sur le lit ... nous frapperons à temps et, du reste, quand le docteur sera enfermé avec vous... si le cœur vous en dit, ne vous gênez pas... Il est gentil l'Apollon de Monsieur Dutertre... vous n'êtes point à dégoûter... croyez moi... agacez-le... amusez-vous, c'est de votre âge... miséricorde divine... nous ne sommes pas des gens à regarder de si près... ma petite darne... à Lamète, les occasions sont rares... écoutez-moi... profitez de la bonne aubaine... Amusez-vous bien... ça vous passera bien avant que ça me revienne...

Pauline écoutait tout cela, sans haut-le-cœur.

La mégère la fascinait.

Elle entra dans la chambre, dénoua ses cheveux, chiffonna ses jupes, ouvrit son corsage et s'étendit sur le lit.

L'appât des cent mille francs promis par des Blastiers la tentait si fort qu'elle perdait toute retenue.

Elle consentait à tout.

Si la mégère l'eût exigé, elle se fût couchée à l'italienne... Elle ne pensait plus que dans quelques minutes, le plan du vicomte allait se réaliser et que Madame de Mersay, Mademoiselle Jeanne, l'abbé Guéraud, des Blastiers lui-même, se trouveraient en sa présence... La fièvre de l'or donne à ses possédés des flamboiements étranges...

Vaucher était arrivé devant la porte du docteur : il frappa deux coups précipités.

La bonne cria du haut de sa croisée :

– Qui est là ?...

– C'est moi, Vaucher... mon petit se meurt... pour l'amour de Dieu, prévenez Monsieur Jules...

1. Tranche de poisson.

Le ton avec lequel le misérable prononça ces mots parut sincère à la domestique qui réveilla son maître.

Jules Dutertre n'hésita pas.

– Marchons, marchons, disait-il, tout tremblant... j'ai peur d'arriver trop tard.

La Vaucher n'avait pas menti. Dès que le bruit des pas retentit dans la ruelle, elle serra vivement le cou de l'enfant, mais si fortement cette fois que la frayeur l'arrêta... Elle crut l'avoir tué. Un léger hoquet la rassura.

Le docteur, examinait l'enfant :

– Il n'est que temps ; il n'est que temps... mes amis, je vais tenter une opération bien difficile... Père Vaucher, restez seul auprès de moi, et vous, la mère, retirez-vous dans la pièce voisine... Quelle responsabilité ! ... si, encore, j'avais un confrère auprès de moi ?...

La femme hésitait à se retirer. Jules Dutertre la prit, doucement par le bras et l'entraîna hors de la cuisine,

Un sourire féroce animait le regard de Pétronille... La rebouteuse réservait ses forces. Lorsque la porte de la chambre fut ouverte, elle y poussa brusquement le docteur en jetant à terre son chapeau et elle donna un tour de clef... La clef retirée, elle cria comme une folle :

– Mais, c'est odieux, ouvrez donc... notre enfant se meurt... oh ! ils se sont endormis... Pierre, Pierre !... au nom de Dieu, brise cette porte !... D'un coup d'épaulé, Vaucher fit voler la porte en éclats.

Aux cris de Pétronille, Mesdames de Mersay, l'abbé Guéraud prévenus par le vicomte étaient accourus. Des Blastiers, on le voit, n'avait omis aucun point du programme... Le docteur était immobile comme une statue : Pauline détournait la face...

Des Blastiers rompit le silence :

– Mais, qu'est-ce donc ?... Pourquoi ce bruit ?... pourquoi votre terreur ?...

Pétronille s'arrachait les cheveux :

– Pardonnez-nous, monsieur le docteur, pardonnez-nous, madame., nous n'aurions jamais rien dit de tout cela... mais notre enfant se mourait... vous n'entendiez pas nos cris de désespoir...

Jules Dutertre avait saisi la femme à la gorge et l'étranglait. Vaucher s'élança sur le docteur et le souffleta...

– Retirons-nous, mesdames, disait le vicomte...

– Oui, c’est assez... c’est assez !... criait Madame de Mersay... retirons-nous...

Jeanne se tordait les mains ; folle de honte et de douleur...

– Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !...

Et c’étaient là les seuls cris que la jeune fille pût articuler.

Jules Dutertre regardait Pauline ; la comédienne baissait les yeux, et frappée de stupeur par ce regard magnétique, restait clouée à sa place...

Un râle partit du berceau... le dernier... Dieu merci... Le petit lit en bois de peuplier était bien maintenant un cercueil... Les hommes noirs pouvaient venir... La faiseuse d’anges¹ avait accompli sa mission.

Chapitre XXIX

Illusions perdues

Madame de Mersay ignorait l’infâme traquenard dressé par des Blas-tiers, mais, au fond, elle était satisfaite d’un incident qui la débarrassait à tout jamais du docteur Dutertre et de ses prétentions matrimoniales. Jeanne elle-même, tout entière à son indignation, déclarait hautement qu’elle méprisait son fiancé.

Le vicomte et son neveu se rendirent à Mersay pensant que le moment était favorable pour tenter un suprême effort : la jeune fille ne put être vaincue ni par les sollicitations de sa mère, ni par les galanteries d’Armand de Boistel. Sans doute elle ne consentirait jamais à être la femme de Monsieur Dutertre, mais elle se refusait absolument à entendre parler de mariage. Avant un mois, elle se rendrait dans un couvent... si, d’ici là, la phtisie n’avait pas terminé son œuvre.

Le vicomte essayait de toutes les insinuations.

– Mais, mademoiselle, vous n’aurez jamais le courage de vivre ainsi cloîtrée entre quatre murailles ?...

– Cloîtrée ?... non pas. J’estime maintenant que le meilleur moyen de servir Dieu, c’est de se rendre utile à la société... Je serai la sœur des pauvres... Je sécherai mes larmes en soulageant les malades... Ma mère, ces dames, vous tous qui m’aimez encore, vous m’indiquerez des familles malheureuses, des malades abandonnés : consoler les uns, soigner les autres, voilà le but que je veux atteindre...

Madame de Mersay ne pouvait entendre parler de la sorte.

– Entrer au couvent ?... abandonner votre famille ?... Vous ne ferez pas cela... Ce serait le fait d’une mauvaise fille, mademoiselle...

1. Avorteuse.

On harcela tellement la jeune fille que, la maladie reprenant le dessus, elle se mit au lit... elle écrivit à Louise pour la supplier de se rendre auprès d'elle :

Ma pauvre Louise,

Quelle torture ! mes rêves sont à jamais brisés... Je voudrais mourir... Ah ! il ne faut compter sur personne !... Dévouement, honneur, probité sont de vains mots ; il faut les remplacer par hypocrisie, mensonge, infamie !... Je voudrais garder le silence, j'étouffé... Il faut bien que je le dise : celui qui fut mon fiancé est un lâche, un être méprisable... Tout est connu aujourd'hui et moi, qui doutais encore, je suis obligée de m'incliner devant l'horrible vérité... L'homme auquel j'avais promis mon âme s'est déshonoré avec une femme perdue... Et je ne voulais pas croire... Et je me mettais en fureur, affirmant :

– Ô honte ! que c'était encore et toujours de la calomnie...

Hélas ! il ne m'est plus permis de douter... on m'a ouvert les yeux... J'ai vu et j'ai pleuré de rage... Il y a des moments où je sens que je deviens folle... Il me semble que l'on me regarde partout et que l'on me montre du doigt comme un objet digne de pitié... Ces dames ont pour moi de douces paroles qui me font du mal... mais, je n'ai pas de pardon à recevoir, Louise... J'ai agi noblement et j'ai été trompée... Ah ! tout est fini !... je ne crois plus à rien... Je me demande si tu ne veux pas me tromper, toi aussi... Que dis-je ?... mon égarement revient... je souffre tant... ma tête tremble... elle est en feu ; mes tempes battent à se briser... Oh ! je veux mourir !... On me dit d'espérer ? que puis-je attendre enfin ?... Être heureuse ?... Cette pensée me fait sourire... Parfois, je blasphème contre Dieu, contre l'Église, contre le monde, contre moi-même... je ne dors plus, je veille, je rêve... Et quels rêves ?... je crois que je suis le jouet d'une hallucination... que tout ce que l'on dit et que j'ai vu est faux... qu'on m'a trompée... Les consolations m'irritent... ne me console pas, Louise, je te haïrais... Et maintenant, sais-tu ?... on offre à la martyre une compensation... on veut lui faire épouser un homme doux, pieux, honnête... Il ne me trompera pas celui-là... Être la femme d'un autre ? Oh ! non... Et quoi, alors ?... La mort ou le cloître ?... Au cloître, les jeunes filles sont mortes, n'est-ce pas ?... Le grand voile blanc des novices, c'est le

linceul des fiancées de la Mort !... Quelquefois il arrive que des idées de vengeance me montent au cerveau, je voudrais me venger... À quoi me servirait de rendre le mal pour le mal ?... Tout n'est-il pas à jamais perdu ?... Non, mille fois non... Pas de vengeance !... je suis forte pour le combat, pas de cloître !... je serai la sœur des pauvres... Oh ! je n'en puis plus... Viens, Louise, aie pitié de la poitrinaire... Viens... Je vais mourir...

Jeanne

Louise abandonna tout. Elle serait peut-être révoquée. Que lui importait ?... Le devoir était là, et le temps nécessaire pour obtenir un congé régulier n'existait pas. Quand elle arriva à Lamète, on lui annonça que Mademoiselle de Mersay était alitée depuis la veille et que le docteur craignait une affection cérébrale.

Hélas ! Jeanne n'avait rien exagéré dans sa lettre, la jeune fille se mourait et la folie de sa mère augmentait encore sa souffrance.

Madame de Mersay se figurait être en proie aux vengeances des francs-maçons. Elle avait tant lu sur l'histoire de la franc-maçonnerie qu'elle était devenue le jouet d'une hallucination étrange. Elle croyait avoir découvert les secrets de l'ordre : un frère vengeur devait l'assassiner. Elle voyait des armes prêtes à frapper dans les mains de ses amis et de ses serviteurs.

On avait fait venir un médecin de Pensol.

C'était le docteur Maillard, si justement célèbre pour l'habileté de ses traitements dans les affections de poitrine. Quand il eut examiné la malade, il hochait douloureusement la tête : il comprenait que la science allait échouer contre le mal.

Madame de Mersay amena la conversation sur l'éternel sujet de sa monomanie. Elle demanda au médecin s'il était franc-maçon ?...

Le docteur Maillard qui n'était pas au courant de la situation avoua en riant qu'il avait été initié à une loge de Paris et qu'il ne se considérait pas pour cela comme un malhonnête homme.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre le feu aux poudres.

Le médecin eut à subir toutes sortes d'invectives.

– Ce sont les francs-maçons, monsieur, qui vous ont envoyé ici pour tuer ma fille...

– Tuer votre fille, grand Dieu !...
 – Oh ! oui, je comprends... C'est l'enfer que votre ordre abominable...
 Je connais les secrets des francs-maçons et ils ont juré ma perte...
 Eux, toujours eux... par pitié, monsieur, tuez-moi, mais épargnez mon
 enfant... Je ne dirai rien des lettres de l'institutrice... Je brûlerai les
 révélations d'une rose-croix... et, s'il le faut, je donnerai de l'argent à
 vos œuvres de bienfaisance...
 Une lettre de Jules Dutertre rendit la raison à Madame de Mersay, en
 lui révélant toute l'horrible vérité.

*Vous êtes une mauvaise mère... Vous connaissiez l'état de santé de
 Jeanne... Je vous avais supplié de me permettre de veiller sur elle
 pour lui éviter toute émotion violente... Votre fille est phthisique
 pulmonaire, et c'est avec la mort qu'elle lutte... J'avais demandé à
 prendre ma part de ce combat... Je luttais moi-même et la science
 me disait de ne pas désespérer... Votre éternel remords sera de savoir
 qu'un préjugé, enfanté par votre égarement religieux, nous a enlevé
 toute espérance...*

C'était le soir. Jeanne ne dormait pas.
 Elle regardait un petit tableau lumineux placé en face de son lit, une
 merveille de l'horlogerie moderne.
 Cet objet d'art fabriqué en Chine était le cadeau d'un interprète de
 Saïgon¹. On y voyait et on y entendait des anges qui chantaient les
 heures avec des voix humaines admirablement imitées. Chaque chant
 comportait une tonalité si différente et en même temps si précise, que
 les sonneries donnaient le vertige : on songeait à quelque sortilège...
 Les anges annonçaient dix heures.
 Jeanne suivait avec la fixité de regard des malades les portes d'argent
 qui se refermaient tour à tour sur les petits chanteurs et elle songeait
 à la masse de génie et de patience qu'avait nécessitée la composition
 du chef-d'œuvre.
 Les panneaux de l'horloge incrustée d'ivoire représentaient des
 vues du palais de Cristal ; au-dessus de la sonnerie apparaissait une
 pagode chinoise... La perfection du mécanisme faisait pardonner le

1. Jusqu'en 1976, nom de la première ville du Viêt Nam, aujourd'hui Hô-Chi-Minh-Ville.

contresens de l'inventeur mêlant, sans respect, les dieux chinois aux
 anges chrétiens.
 La malade fut troublée dans son observation par un bruit de voix qui
 venait de la chambre voisine occupée par sa mère.
 Monsieur de Mersay était absent depuis deux jours.
 Qui donc parlait à sa mère ?... C'était peut-être le médecin... Les
 paroles devenaient plus nettes... Les malades ont l'ouïe d'une délica-
 tesse extrême...
 Jeanne commençait à reconnaître la voix, mais elle doutait encore...
 Cette fois, il n'y avait plus à se tromper, c'était bien l'abbé Guéraud
 qui était là ?...
 Pourquoi monsieur l'abbé venait-il si tard au château ?... Il songeait
 peut-être à lui donner l'extrême-onction... Elle prêta l'oreille... on eût
 dit une lutte... Sans doute sa mère s'opposait à ce qu'on la frappât
 de terreur par l'appareil de la mort ?... Non, ce n'était pas cela... La
 conversation devenait plus vive... On parlait d'elle... Son nom avait
 été prononcé : elle allait savoir à quel point elle était regrettée par sa
 mère...
 – Jeanne ?... mais elle est trop belle pour être de lui... un monstre...
 La malade ne comprit plus.
 Il y eut un silence.
 – Voyons, Madeleine... Je sais à quoi m'en tenir... Le capitaine vous
 faisait la cour pendant que Monsieur de Mersay prenait les bains de
 mer à Arcachon¹... Jeanne n'est pas la fille...
 – Taisez-vous... Taisez-vous... si elle entendait...
 Elle avait entendu, la malheureuse.

1. Station balnéaire dans le département de la Gironde et la région d'Aquitaine.

Chapitre XXX

Les justiciers de campagne

Les membres du cercle de Lamète étaient réunis en grand nombre.

Ce soir-là, on causait.

La conversation devait être intéressante, car, de temps à autre, des exclamations et des rires bruyants interrompaient les orateurs.

La porte de la grande salle s'ouvrit doucement pour livrer passage au docteur Dutertre et au vieux Parthaly.

– Qui donc peut ainsi vous distraire, messieurs ? fit le docteur.

Chacun des assistants se retourna involontairement vers le vicomte des Blastiers.

– Tenez, reprit Jules Dutertre, l'occasion est trop bonne pour la laisser échapper... Je m'en voudrais d'enterrer votre bonne humeur et je vous demande la permission de vous conter une histoire qui, sur mon âme, vous intéressera au plus haut point.

Des Blastiers tressaillit.

– Écoutez, messieurs, je commence. Il y avait une fois un digne vieillard qui avait conservé l'antique foi de ses pères. Il n'était pas une bonne œuvre à laquelle il ne fût prêt à s'associer, pas un mensonge ou une infamie qu'il ne désirât combattre. Homme d'Église, il fréquentait un prêtre et il savait profiter des bons exemples qui lui étaient donnés. Le vieillard était à un âge où l'ambition n'a plus sa raison d'être ; et vous trouverez tout naturel, n'est-ce pas ? qu'il mît au service d'un neveu affectionné son expérience du monde. Par malheur, l'honnête homme n'avait pas de fortune et il lui fallait avant tout redorer son blason. Le moyen était trouvé : marier son neveu à une riche héritière...

Le vicomte se leva mû par un ressort magique.

– Ces allusions, monsieur, sont déplacées... Je ne tolérerai pas une pareille inconvenance...

– Vous ne tolérerez pas, monsieur... Si, vous souffrirez tout... Je suis sans crainte sur vos emportements : j'oubliais de vous dire que tous mes amis attendaient l'histoire que je vais continuer... Et maintenant, monsieur, taisez-vous... Vous êtes inculpé dans une tentative d'assassinat : le mieux pour vous est d'être prudent...

– Monsieur...

– Silence !... je continue. Il fallait évincer un jeune homme auquel la main de la jeune fille était promise depuis longtemps : on représenta le fiancé comme un libertin, un joueur... Toutes les calomnies tombèrent d'elles-mêmes devant l'implacable vérité... On eut alors recours à un autre système... On savait que le fiancé appartenait à une société maçonnique... on frappa de terreur l'imagination d'une mère faible... Ce nouveau plan ne réussissant qu'à moitié, le bon vieillard rêva une infamie... son neveu était tourmenté par les obsessions d'une maîtresse qui voulait de l'argent... On exploita cette situation au profit de l'amant... On inventa un guet-apens digne des criminels du bagne... La partie était gagnée...

Des Blastiers baissait la tête...

– Et maintenant, messieurs, voici le dénouement : une enfant qu'on croyait endormie, une femme terrifiée par les remords sont venues vous apporter leur témoignage...

Pauline Télien et la petite Marie apparurent.

Tous les membres du cercle étaient debout.

Seul des Blastiers, pâle et tremblant, restait assis sentant que le monde se dérobaient sous ses pieds...

En sa qualité de doyen² d'âge, le vieux Parthaly prit la parole :

– Des Blastiers, vous ne devez plus rester à Lamète. Nous exigeons que vous quittiez le pays dans huit jours, au plus tard... dans le cas où vous refuseriez de vous rendre à l'ordre que nous vous donnons, je dois vous prévenir que votre arrestation est seulement subordonnée à la plainte de l'intéressé...

Le vicomte consentait à tout.

Il sortit du cercle en pirouettant comme un homme ivre.

1. Personne la plus âgée.

Lui, le vieux gentilhomme, le descendant des fiers croisés, il sentit ses jambes fléchir ; il eut des bourdonnements dans les oreilles. Il chercha un appui à la devanture d'une librairie... Les articles du *Code pénal* se mêlaient dans sa tête... Il ne voyait plus... il n'entendait plus... Il criait aux passants qu'il avait commis un crime et qu'on allait l'arrêter...

Un petit rassemblement se forma devant la boutique du libraire : peu à peu les fenêtres de la rue s'éclairèrent : on croyait à un incendie et l'on se demandait où était le danger...

Quand le vicomte reprit ses sens, la foule avait grossi et les curieux racontaient à qui voulait l'entendre la scène qui venait de se passer au cercle... Des Blastiers put à grand'peine se dégager de la foule, et sous les huées des passants, il se sauva du côté de l'institution de Saint-André. Il sonna.

Une voix qui ne lui était pas inconnue répondit que monsieur l'abbé ne recevait pas à pareille heure.

Il crut que l'on ne le reconnaissait pas, et il voulut se nommer.

– Je suis le vicomte des Blastiers.

Cette fois, ce fut l'abbé Guéraud qui fit la réponse lui-même :

– Ne dites pas cela si haut... vous vous feriez arrêter... allons, vieux maladroit... vous avez perdu une partie magnifique... Quittez le pays... bonsoir... et ne péchez plus...

Et la porte de l'institution se referma brusquement. Le vicomte revint à son château de Laguet.

Dame Thérèse pleurait, criait comme une possédée :

– C'est du propre... toute l'argenterie... tous les bijoux... les montres... toutes nos économies... un joli baron... vous devriez rougir, monsieur... C'était la première fois depuis vingt ans que dame Thérèse ne donnait pas à son maître... le titre de vicomte.

La gouvernante expliqua enfin que Monsieur Armand venait de partir pour Paris, après avoir mis la main sur l'argent des tiroirs et sur tous les objets qui pouvaient facilement se convertir en monnaie courante. Sur la cheminée, un simple mot :

Contre mauvaise fortune, bon cœur... Vous avez un moyen de tout racheter, mon oncle, c'est de vous brûler fort gentiment la cervelle... Que vous importe de vivre maintenant que vous bafouillez ?... Nul besoin de faire un testament... Je suis votre héritier naturel...

Je pars pour Paris avec Pauline qui est une grande artiste : la petite Mersay est une pimbêche¹ qui ne la vaut pas... La Télien se fera un nom dans la capitale : elle trouvera à me caser... J'emmène le petit John...

Adieu, mon oncle, suivez mon conseil et sortez d'un monde où vous n'avez que faire... Je n'ai pas pris vos pistolets... il y a une jolie rivière... Songez que vous êtes dans la contrée bénie des suicides... Ce matin encore, on a retiré de l'eau un noyé... un de plus ou un de moins... personne à Lamète ne remarquera votre absence. À plus tard, oncle adoré.

Baron Armand de Boistel

NB : À propos, si vous voulez me donner une grande joie, avant de mourir, faites-vous recevoir franc-maçon. Je dirai : mon oncle le franc-maçon, comme l'on dit : mon oncle le sénateur, ou mon oncle le ministre.

1. Femme ou jeune fille impertinente et prétentieuse.

Chapitre XXXI

Le monde qui tourne

Dès le lendemain de l'affaire Vaucher, Pauline fut conter à Jules Dutertre le marché odieux dont il avait été la victime.

Il n'y a pas de grande artiste sans cœur.

Pauline ne cacha rien de ses angoisses et de son repentir.

Elle avouait l'acte infâme auquel elle s'était prêtée et, tout en larmes, elle implorait son pardon.

La fièvre de l'or était pour toujours chassée de son âme.

L'artiste allait reprendre sa vie de travail et, de nouveau, le nom de Paris la faisait tressaillir.

À une époque funeste, on criait : « À Berlin ! À Berlin ! », elle disait, elle : « À Paris ! À Paris ! »

C'était là-bas, sur la grande scène et sous les flamboiements des lustres, que devait se livrer la bataille dont l'issue est la gloire et parfois la mort.

La Télén reportait son souvenir à une de ses compagnes morte de honte, sous les sifflets du public, mais elle pensait aussi aux artistes dont les noms sont l'orgueil de la France, et elle était prête à la lutte. Louise ne quittait plus le chevet de Jeanne.

On dit qu'à la mort, on a comme une sorte de divination intérieure et que de même qu'une lampe avant de s'éteindre donne, par intervalles, de lumineux éclats, l'intelligence des mourants a des lueurs jusqu'alors inconnues.

Jeanne parlait du passé avec une lucidité étrange ; elle s'entretenait des moindres incidents de sa vie.

Quand elle sentit que ses forces l'abandonnaient, elle appela sa mère.

– Je voudrais bien te faire une prière... On nous a cruellement trompées... Ce mal peut se racheter par des actes de bienfaisance...

– Toute ma fortune, Jeanne, si tu guéris...

– Tu es bonne, mère, et je ne crois plus aux calomnies... laisse-toi guider par Louise... Vous donnerez aux crèches... Vous fonderez des salles d'asile... vous surveillerez les parents des enfants adoptifs... les Bérias... les Vaucher...

Monsieur de Mersay demandait pardon à Jules Dutertre qui le regardait fixement avec des yeux de fou.

L'abbé Guéraud avait laissé le champ libre au père Leyroux.

Le vieux curé était à genoux dans un coin de la chambre, et dans sa prière qui montait vers Dieu, on entendait comme une malédiction contre les préjugés...

La jeune fille se souleva sur sa couche :

– Ne pleurez pas... Voyez... je ne vais plus souffrir...

Elle murmura deux noms aimés : Jules... Louise... et puis elle retomba, conservant sur sa bouche que la mort avait saisie un sourire d'innocence et de bonté.

ÉPILOGUE

Il y a quelques mois, je me rendis à Lamète et j'appris la suite de cette histoire.

Des Blastiers avait définitivement quitté le pays.

Certaines modifications s'étant produites dans le gouvernement français, l'abbé Guéraud qui désirait plus que jamais un évêché semblait se rallier aux idées libérales ; le père Leyroux n'avait pas de confiance dans la conversion de son confrère.

Ces dames ne se fréquentaient plus à cause des bavardages occasionnés par le brusque départ du vicomte.

Louise Berthier n'a pas revu Jules Dutertre. Le souvenir de Jeanne est pour elle impérissable.

Quant aux de Mersay, ils ont tenu leur promesse : deux de leurs fermes sont converties en hôpitaux et en salles d'asile.

Les Vaucher prétendent que la mort de Mademoiselle Jeanne a tourné la tête à tous les bourgeois.

Madame veuve de Bussy est redevenue Pauline Télien. La diva est acclamée à Paris dans un théâtre lyrique.

Le monde des coulisses ignore certainement son histoire ; et nos grandes artistes seraient bien étonnées d'apprendre qu'une de leurs camarades a été l'héroïne d'un drame de la vie réelle dans la plus ignorée des petites villes.

Le soir de la mort de Jeanne, Jules Dutertre s'était couché jeune homme : la nuit en avait fait un vieillard ; son front s'était ridé ; son sourire avait disparu, sa voix s'était altérée ; ses grands yeux vides imploraient la pitié. Le vieux Dutertre le vit ainsi et il en perdit la raison.

Toi, mon fils ? Non pas... Mon Apollon marche droit, bien campé ; c'est l'orgueil de la ville !... toi, tu t'en vas plus courbé que moi, mon

bonhomme... Mon Apollon a un souvenir royal ; il parle à tous, la tête haute... tu as un regard fauve... tu te traînes le long des murs... tu frissonnes comme un voleur qui craint d'être surpris...

Mon Apollon repose son front sur mes genoux et il a pour moi de douces paroles qui me vont au cœur... Tu ne lui ressembles en rien... Ton front est pâle... tes yeux égarés me font peur...

Mon Apollon est toute ma joie et tout mon espoir... Il est allé faire la cour à sa belle fiancée... Tu t'imposes lâchement à des vieillards... Quand il reviendra, il te chassera, mauvais drôle... Pourquoi veux-tu me tromper ?... Regarde ce portrait... cette croix d'honneur, mon Apollon l'a gagnée sur le champ de bataille : il était là où tonnait la mort et où la neige se rougissait du sang des braves... Regarde... Il a la beauté, la fierté et le courage... Tu vois ce petit lit d'osier, c'est là où il dormait quand il était petit... Ces couronnes d'or... il les a gagnées à l'école... sa trousse d'honneur, je l'ai supplié de me la confier... je garde tout cela... ce sont mes reliques... n'en parle pas à la mère ; elle serait jalouse... Je veux tout pour moi...

Jules Dutertre était un homme mort : il y a des existences que l'on ne refait pas.

Au commencement, il se disait qu'il fallait lutter contre les préjugés dont il avait été la victime...

Mais peu à peu le désespoir s'est emparé de son âme et il s'est pris la main se jurant à lui-même que tout était fini et qu'on ne rendait pas le souffle à un cadavre.

Hier encore, on le vit passer, la tête baissée, les yeux gros de larmes. Mon Dieu, qu'il était pâle ! Il gravit lentement le chemin qui mène à Mersay et il se rendit à la Pierre des Géants.

Il resta là de longues heures à maudire sa vie : on eût dit qu'il prenait plaisir à imiter avec des balancements de tête le tourbillonnement de l'eau dans la cascade...

Les bruits du torrent bercent sa douleur. Sa seule joie en ce monde est d'écouter les chansons de la Dorne. Le souvenir de Berthier lui-même est impuissant à détruire sa folie... Il a beau se répéter que le mari de Louise pouvait avoir des raisons de désespérer et que lui – homme de science – il n'aurait pas les mêmes excuses...

– Bah ! comme le contait gaiement Armand de Boistel à son oncle, il est dans la contrée bénie des suicides... un de plus ou un de moins...

Aussi, pourquoi la rivière est-elle si belle ?...

Son bon génie s'est envolé : quelque jour où les harmonies de la cascade seront par trop entraînantes, il s'abandonnera lui aussi à son rêve...

Et, au matin, lorsque le soleil qui n'est jamais oublieux des petits fera tourner sous son cercle d'or papillons et libellules, on apercevra, arrêté aux pellées bleuâtres de l'écluse un cadavre, moins que le rire d'un fou, moins que le cri d'un oiseau fuyant à tire-d'aile, une chose morte, rien.

FIN

Œuvres de Jean-Louis Dubut de Laforest

- *Les Dames de Lamète*, éditions Charpentier, 1880.
- *Tête à l'envers*, éditions Charpentier, 1882.
- *La Crucifiée*, éditions Lévy (Calman-Lévy), 1883.
- *Le Rêve d'un viveur*, éditions Rouveyre et Bloud, 1883.
- *Mademoiselle Tantale*, éditions Dentu, 1884.
- *Belle maman*, mœurs contemporaines, éditions Dentu, 1884.
- *Un Américain de Paris*, éditions Lévy (Calman-Lévy), 1884.
- *La baronne Emma Suzette*, éditions Dentu, 1885.
- *Contes de la paresseuse*, éditions Monnier, 1885.
- *Les Dévorants de Paris*, éditions Dentu, 1885.
- *L'espion Gismark*, éditions Dentu, 1885.
- *Le Gaga, mœurs parisiennes*, éditions Dentu, 1885.
- *La bonne à tout faire*, éditions Dentu, 1886.
- *Contes pour les baigneuses*, éditions Dentu, 1886.
- *Le Cornac*, éditions Dentu, 1887.
- *Documents humains*, éditions Dentu, 1888.
- *Mademoiselle de Marbeuf*, éditions Dentu, 1888.
- *Contes de la lune*, éditions Dentu, 1889.
- *L'homme de joie*, éditions Dentu, 1889.
- *La baronne Emma*, éditions Dentu, 1890.
- *La femme d'affaires*, éditions Dentu, 1890.
- *Le Grapin*, éditions Dentu, 1890.
- *Colette et Renée*, éditions Dentu, 1891.
- *Le Commis-voyageur*, éditions Dentu, 1891.
- *Contes à Panurge*, éditions Dentu, 1891.
- *Morphine*, éditions Dentu, 1891.

- *L'abandonnée*, éditions Dentu, 1892.
- *Contes pour les hommes*, éditions Dentu, 1892.
- *Rabelais*, éditions Dentu, 1893.
- *La Haute bande*, éditions Dentu, 1893.
- *Les petites Rastas*, éditions Dentu, 1894
- *Le cocu imaginaire*, éditions Dentu, 1895.
- *Mademoiselle de T...*, éditions Dentu, 1895.
- *Angéla Bouchaud, demoiselle de magasin*, éditions Dentu, 1896.
- *Amours de jadis et d'aujourd'hui*, éditions Dentu, 1897.
- *Messidor*, éditions Dentu, 1897.
- *Les derniers scandales de Paris*, 37 volumes, éditions Fayard, 1898-1900, comprenant les titres suivants :
 - *La vierge du trottoir*
 - *Les souteneurs en habit noir*
 - *La grande horizontale*
 - *Le dernier gigolo*
 - *Madame Don Juan*
 - *Le caissier du tripot*
 - *Le docteur Mort-aux-gosses*
 - *Le Tartuffé-Paillard*
 - *Les victimes de la débauche*
 - *Ces dames au salon et à la mer*
 - *Les écuries d'Augias*
 - *Agathe-la-Goule*
 - *Esthètes et cambrioleurs*
 - *Un bandit amoureux*
 - *La brocante*
 - *Per' Mich'*
 - *Maîtresses et amants*
 - *Faiseurs et gogos*
 - *Haute galanterie*
 - *Le lanceur de femmes*
 - *Les petites rastas*
 - *Farabinas*
 - *La bonne à tout faire*
 - *La demoiselle de magasin*
 - *Robes et manteaux*

- *Peau-de-balle et balais-de-crin*
- *Le coiffeur pour dames*
- *Travail et volupté*
- *Le nouveau commis voyageur*
- *L'homme de joie*
- *La marmite d'or*
- *Mademoiselle de Marbeuf*
- *Morphine*
- *Cloé de Haut-Brion*
- *La même réséda*
- *La bombe*
- *Rédemption*
- *La traite des blanches*, éditions Fayard, 1900
- *Madame Barbe-Bleu*, éditions Fayard, 1901.
- *La tournée des Grands-Ducs*, éditions Flammarion, 1901.
- *Monsieur Pithec et la Vénus des Fortifs*, éditions Flammarion, 1902.

TABLE DES MATIÈRES

TOME I

Préface de Victor Flori	9
Note préliminaire	13
Avant-propos	14
Chapitre I : Louise Farget	15
Chapitre II : Un honorable failli	24
Chapitre III : L'institutrice de Lamète	34
Chapitre IV : Une amicale confiance	41
Chapitre V : Le château de Mersay et ses habitants	48
Chapitre VI : Un plan de bataille	57
Chapitre VII : Le docteur Jules Dutertre	64
Chapitre VIII : Les braves gens	72

TOME II

Chapitre IX : Le vicomte des Blastiers	9
Chapitre X : Les camarades d'Église	21
Chapitre XI : Un cercle à la campagne	26
Chapitre XII : La franc-maçonnerie aux abois	29
Chapitre XIII : Après une singulière soirée	44
Chapitre XIV : Armand de Boistel	47
Chapitre XV : Mademoiselle Pauline Télén	51
Chapitre XVI : Une femme	58
Chapitre XVII : Un bureau de charité modèle	71
Chapitre XVIII : La cour des miracles	78

TOME III

Chapitre XIX : Les médications miraculeuses	9
Chapitre XX : Les dames pieuses sont vengées	13
Chapitre XXI : Une prosélyte à la religion catholique	24
Chapitre XXII : La conquête de Lamète	29
Chapitre XXIII : Un martyr du dévouement	34
Chapitre XXIV : Loges ouvertes : Les crèches maçonniques	36
Chapitre XXV : Une fête d'adoption	41
Chapitre XXVI : Les projets d'un oncle	47
Chapitre XXVII : Chez les Vaucher	52
Chapitre XXVIII : Un guet-apens aux amoureux	59
Chapitre XXIX : Illusions perdues	63
Chapitre XXX : Les justiciers de campagne	68
Chapitre XXXI : Le monde qui tourne	72
Épilogue	74
Œuvres de Jean-Louis Dubut de Laforest	77